

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
R 817-2

DEUXIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.—SIXIÈME LIVRAISON.

Canadiana

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

Littéraire et Politique.

JUILLET 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-Chef.*

G.-H. CHERRIER.—*Editeur-Gérant.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

MME. MANOEL DE GRANDFORT.

VICTOR BARON.
K***.
ROSALIE M****.
H****.
AUGER DELBREAU.
LÉON G*****.

J. GENTIL.
MALVINA D***.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

Nos abonnés et nos correspondants sont prévenus que les bureaux de la *Ruche Littéraire et Po-*
litique ont été transférés du numéro 18, rue Sainte-Thérèse, au numéro 19, même rue.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est
expédiée à raison de deux sols par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
<i>Partie politique,</i>	821
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite et fin), par LEON G***,	825
<i>A Mlle D.</i> , poésie, par J. PEQUEUT,	275
<i>Réflexions d'un homme marié</i> , par J. G****,	839
<i>Les frelons</i> , par H. E. C.,	843
<i>Pékin</i> , par **,	846
<i>Ode à Victor Baron</i> , poésie, par VAN HOVEN,	857
<i>Lettres Parisiennes</i> , par TURPIN DE SANSAY,	859
<i>Une inscription funèbre</i> , par ***,	861
<i>Pensée</i> , par VICTOR HUGO,	864
<i>La Rosière</i> , par Mme CUSHMAN, traduction, par H.,	865
<i>Nouvelle</i> , par HENRY,	869
<i>Modes</i> ,	871
<i>Pensées diverses</i> , par VICTOR HUGO,	874
<i>L'île de Suble</i> (suite), par H. EMILE CHEVALIER,	875
<i>Tablettes Editoriales</i> , par X Y Z.,	880

ALMANACH CANADIEN

DES

CONNAISSANCES UTILES,

PAR EDOUARD SIMAYS.

Cet almanach, dont le succès n'a fait qu'accroître depuis son apparition, est le plus complet, le plus instructif et le mieux imprimé de tous les ouvrages du même genre qui ont paru, jusqu'à ce jour en Canada. Il renferme une immense variété de données scientifiques, historiques et astronomiques, de faits intéressants et utiles pour tous les hommes de profession, et l'on peut dire qu'il ressemble à une petite encyclopédie portative, où chacun peut puiser les renseignements qui échappent à la mémoire.

La modicité du prix de cet almanach n'est pas un de ses moindres avantages. On peut se le procurer chez tous les libraires à raison de 20 sols.

Février, 1854.

GALIBERT ET FRÈRE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.
Montréal, Juillet 1854.

AGENCE A QUEBEC.

LE Sousigné informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, franc de port, à
THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St-Joachim, Haute-Ville de Québec, 14 juillet.

CHARLES GUERIN,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTERAIRE ET POLITIQUE, RUE STE. THERESE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

qu'il faut l'arrêter dans ses entreprises contre l'indépendance des nations. Jusque là, tout est bien en Angleterre, il semble que c'est l'opinion universelle. (*Applaudissements.*) Mais quand on jette les yeux sur les dépêches diplomatiques, sur certains protocoles cyniques de honte, cette grande affaire des petits hommes d'Etat de notre pauvre époque ; ou quand on entend les interpellations, les déclarations, les discours prononcés en certain lieu, on s'étonne de voir combien on se donne de peine pour étouffer une vérité si simple sous tant de ridicules généralités ; on s'étonne de voir avec quelle anxieuse sollicitude certains politiques évitent de dire ce qu'ils entendent par cette liberté de l'Europe, qu'ils chérissent, disent-ils, si tendrement, et par quels moyens ils sont résolus à briser cette puissance de la Russie qu'ils proclament dangereuse pour l'Europe.

J'en avertis le peuple d'Angleterre, s'il laisse se développer quelque temps encore ce système de mensonge et de ruse, sans imprimer à la politique de l'Angleterre le vrai caractère de la nation, il découvrira avec horreur que ses généreux frères et ses fils vaillants ont versé leur sang, que lui-même il a donné ses millions pour une cause toute contraire à celle pour laquelle il avait cru payer et combattre. (*Applaudissements.*) Vous avez cru combattre pour l'indépendance et la liberté de l'Europe, et vous découvrirez que vous n'avez combattu que pour assurer l'oppression de quelque peuple du continent. (*Écoutez, écoutez.*) Oui, messieurs, vous pouvez compter qu'en récompense de votre sang et de vos sacrifices, vous n'aurez qu'un méchant traité sur papier, bon à l'usage des épiciers (*good for cheesemongers.*—*Rires*), et en dernier lieu quelque fatigue survenue au despotisme russe, jusqu'à ce qu'il se rétablisse après une courte sieste, (*rires*) mais à sa place le despotisme autrichien renaitra dans sa force et sa sécurité.

Maintenant, je vous le demande, avez-vous en horreur le despotisme de la Russie ? (*oui ! oui !*) Oui.—Je vous le demande encore, avez-vous quelque tendresse pour le despotisme autrichien ? (*non ! non !*) Aimez-vous le despotisme qui a partagé la Pologne, assassiné la Hongrie, égorgé l'Italie ? Aimez-vous ce despotisme ? (*cris énergiques ! Non ! non !*) Non, dites-vous.— Eh bien ! si vous détestez ce monstrueux

régime, faites que la puissante voix du peuple d'Angleterre remplisse, avec l'autorité de la loi, le palais de Westminster, car le péril frappe à vos portes.

L'Angleterre est sur le point d'épouser le despotisme autrichien, l'Angleterre est sur le point d'engager votre sang et votre argent pour garantir et consolider le despotisme de l'Autriche. Messieurs, si vous considérez à l'origine, le progrès et l'issue rationnelle de cette guerre, vous arriverez aux conclusions suivantes : C'est par le partage de la Pologne que la Russie est devenue dangereuse pour le monde. C'est le partage de la Pologne qui a précipité la Russie sur les principautés danubiennes, et de là sur ma Hongrie bien-aimée ; et c'est l'oppression de la Hongrie par l'intervention russe qui a été la pierre d'attente de l'ambition et de l'audace actuelle du czar. Est-il un enfant en Europe qui ne connaisse ces faits ? (*Applaudissements.*) Si l'Angleterre n'eût point déserté son devoir dans ces premières circonstances, si elle n'eût point applaudi à la spoliation de la Pologne,—si elle eût protesté contre l'intervention russe en Hongrie, au lieu de l'encourager par cette déclaration solennelle, officielle, que l'Angleterre n'avait à exprimer aucune opinion sur cette matière, vous vous seriez épargné les dangers et les sacrifices de cette guerre, vous n'auriez ni à dépenser une livre, ni à verser une goutte de sang anglais pour votre sécurité. (*Applaudissements.*)

Est-elle le pays qui sympathise avec la liberté et les opprimés, qui exècre les despotes et les oppresseurs ? ou bien est-elle la nation qui conspire contre la résurrection des nationalités écrasées, qui recherche l'amitié et l'alliance des oppresseurs ?—De ces deux caractères, quel est celui de l'Angleterre ? Ce n'est pas à moi de décider cette question. Mais ce que je sais très bien, c'est que le peuple anglais, c'est l'Angleterre. (*Applaudissements.*) À côté du peuple, je vois des dignitaires, des représentants, des magistrats, des fonctionnaires de l'Angleterre ; mais je ne connais pas d'autre Angleterre. L'Angleterre, voilà la nation ; et de cette Angleterre sa majesté, votre reine, n'a certes jamais songé à se séparer.

Oui, c'est là le peuple qui est immuable et immortel ; c'est là le peuple qui, par son industrie, a fait à la sueur de son front

ce pays ce qu'il est. (*Applaudissements.*) C'est là le peuple dont les schellings et les pence donnent les millions au trésor d'Angleterre ; c'est par lui que se soutient l'Angleterre, par lui qu'elle a livré tant de combats, par lui que sa politique s'est répandue sur le monde ; c'est là le peuple qui fournit à l'Angleterre ses armes fortes et ses grands cœurs, qui combat pour elle sur terre et sur mer, qui donne son sang et qui meurt pour l'honneur et les intérêts de l'Angleterre. (*Profonds applaudissements.*)

—S'il en est ainsi, mon opinion est que si le peuple d'Angleterre c'est l'Angleterre, s'il est le peuple qui doit donner son argent et son sang, la voix du peuple doit être entendue et respectée dans cette question : « que doit vouloir l'Angleterre ? » — S'il n'en est point ainsi, vous n'êtes point un peuple constitutionnel ; votre constitution n'est que le despotisme déguisé ! (*Écoutez, écoutez.*) Si je ne me suis trompé, il y a, dans la déclaration de guerre, quelque chose de plus à proclamer à cet égard, c'est la volonté du peuple. Or, il est grand temps pour l'Angleterre, il est grand temps pour le monde, de connaître la volonté du peuple sur cette guerre.

Messieurs, je n'ai pas la prétention de former votre opinion à ce sujet, mais je suis heureux d'avoir cette occasion d'attester votre sentiment et d'apprendre si je me suis trompé sur les intentions du peuple.

Je suis porté à croire que, soit par sympathie naturelle pour la liberté, la justice et le droit, soit aussi par connaissance instinctive de ce fait que le bonheur, l'intérêt, l'honneur de l'Angleterre sont engagés dans ces conjonctures, le peuple ne reculera pas plus qu'il n'a jamais reculé devant les dangers et les sacrifices d'une grande guerre, par cette seule raison, qu'il croit combattre pour la liberté, qu'il est convaincu que l'issue de la lutte sera consacrée par le triomphe de la cause des nationalités éprouvées.

Je suis porté à croire que c'est pour cette raison que la guerre est populaire au sein du peuple anglais. En est-il ainsi, oui ou non ? Veuillez me répondre. Suis-je dans le vrai, ou me trompé-je dans ma supposition ? (*Cris : Oui, oui !*) — Vous dites, oui ; et, sur mon âme, c'est là un mot vaillant ! Merci pour cette parole. Oui, je le crois, si cette question était soumise au peuple, et que le peuple fût laissé à la libre impulsion

de ses sages instincts, en dehors de toute influence, de toute prévention, de tout artifice des partis, village par village, bourg par bourg, ville par ville, quatre ou cinq exceptions, le peuple répondrait comme vous sur cette question qui intéresse l'Angleterre. — Mais si tel est le sentiment du peuple anglais, si le parlement doit représenter la volonté du peuple, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore entendu prononcer là un seul mot dans le sens de notre opinion ?

Comment la volonté du peuple n'a-t-elle point été soutenue dans les conseils de la nation ? Comment l'Angleterre suit-elle une toute autre voie, et épuise-t-elle tous les efforts de la diplomatie pour vous assurer l'alliance du despotisme autrichien ? — Quoi ! est-ce par le simple motif que le peuple d'Angleterre n'a pas proclamé sa volonté jusqu'ici ? Qu'il parle donc, et je suis sûr qu'il ne manquera pas dans le parlement d'hommes de cœur et de vérité pour le représenter, et pour faire triompher sa volonté. — Messieurs, il n'est pas possible de faire de longs discours en plein air ; je me résumerai donc en disant qu'une guerre, quelle qu'elle soit, est une chose grave. — Vous exigerez une sérieuse issue à tous vos sacrifices. — Vous veillerez à ne laisser au despotisme et aux despotes aucun moyen de vous entraîner à de nouvelles guerres par leurs entreprises contre la liberté, les droits, et l'indépendance des nations. — Vous ferez vos efforts pour obtenir, par les sacrifices d'aujourd'hui, une paix sincère et qui soit la dernière. Mais aucun de ces résultats ne saurait être obtenu sans la restauration de la Pologne, de la Hongrie et de l'Italie dans leur nationalité ! et surtout, ne l'oubliez pas, la puissance écrasante de la Russie ne peut être réduite que par la restitution à la Pologne de sa nationalité, de son indépendance et de son territoire ; de même que vous ne pouvez assurer l'intégrité et l'indépendance de la Turquie sans une Hongrie indépendante et libre, tous ses espoirs sont ruinés si l'Angleterre s'allie au despotisme, à l'Autriche. (*Applaudissements.*) Alors vous combattez pour le despotisme autrichien et pour la liberté. — Cela ne se peut ; vous ne sauriez le vouloir. (*Applaudissements.*) Si donc vous pensez comme moi que l'honneur, les intérêts, les sympathies du peuple anglais sont avec les opprimés, et non avec les oppres-

seurs, prononcez-vous, protestez contre ce honteux mariage de l'Angleterre avec l'Au-
triche. (*Applaudissements.*) Signez des
pétitions, faites tout ce que la loi vous per-
met de faire pour la liberté, contre l'op-
pression qui menace le continent.—Alors,
advienne que pourra, le monde saura du
moins que ce n'est pas le peuple d'Angle-
terre que le despotisme autrichien aura ga-
gné comme allié par ses protocoles de
Vienne. Il se souviendra que les hommes
passent, mais que le peuple demeure. Ce
soir, je pourrai m'expliquer plus longuement
sur ce sujet, et j'espère que la presse ne
me refusera pas sa publicité. (*Applaudis-
sents.*) Lisez-moi, je vous prie. Il ne
me reste plus qu'à conclure; je suis bien
heureux de l'accueil dont vous m'avez ho-
noré dans cette réunion; je vous remercie
sincèrement de l'honneur et de la bonté que
vous m'avez témoignés; je prie Dieu qu'il
vous bénisse, vous et les vôtres, et qu'il ré-
compense votre pays en répandant sur lui
une liberté sincère et sans fin, la gloire, la
prospérité, pour qu'il en fasse le meilleur
usage au profit des nations qui souffrent du
despotisme et de l'oppression! (*Immenses
applaudissements.*)

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORÉMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Courcier.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CONTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
GUSTAVE de VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
ÉDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSSAYE.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
H. ST. JORRE, N. P.....	Cacouna.
V. HEBERT & Cie., 149, Rue St. Charles, N.-O.....	Louisiane.
BUREAU du MESSAGER, paroisse St. Jacques.....	Louisiane.

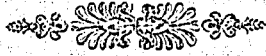
No. 38, DE LAGRAVE et Cie. No. 38.

Rue Notre-Dame, vis-à-vis les ruines de l'ancien Hôtel Donegana.

Importent en Caisses d'une douzaine CHATEAU-LAFFITTE, ST. JULIEN, SAUTERNE, BOURGOGNE, MADÈRE et PORTE, VIEUX COGNAC, et FROMAGE de GRUYÈRE, 1ère qualité, et fruits confits de toutes sortes, ainsi que VINAIGRE, VIN BLANC.

MM. DE LAGRAVE et Cie., annoncent aux Messrs. du Clergé qu'ils reçoivent des VINS PURS pour MESSES, et qu'ils font venir des CLOCHES d'EGLISES, ainsi que ORGUES-HARMONIUM pour les Eglises, des premières factures de PARIS.

LE CLERC DE NOTAIRE. (*)



DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE X.

L'ARRÊSTATION.

Il était dix heures du soir.

La chaleur insupportable pendant la journée, avait augmenté depuis le coucher du soleil. L'air était littéralement embrasé. Nulle étoile ne scintillait au ciel. Un crêpe noir comme l'ébène, dense comme le métal voilait les astres du firmament.

Parfois une lueur immense rayait la voûte céleste, puis l'on entendait le sourd roulement du tonnerre ; mais bientôt tout retombait dans le silence et l'obscurité.

Lugubre était la nuit, terribles les menaces qu'elle recelait dans ses plis ténébreux.

Pourtant, à la faveur des éclairs, on pouvait distinguer des ombres qui s'acheminaient solitairement vers le faubourg Basson.

Ces ombres glissaient d'un pas furtif le long des trottoirs, et quand, par hasard, l'une rencontrait un promeneur attardé, ou bien elle cherchait à se dissimuler dans l'enfoncement d'une porte, ou bien elle accélérât sa marche, ou bien elle s'esquivait par une rue latérale.

Toutes paraissaient craindre d'être reconnues.

Elles arrivèrent ainsi à un espace découvert au milieu duquel se dressait un édifice isolé.

Là elles redoublèrent de précautions, firent le tour des maisons les plus voisines et, ensuite, une à une, s'approchèrent de l'édifice.

Sans doute la porte était ouverte, car elles disparurent, comme par enchantement, dès qu'elles eurent mis le pied sur un escalier qui semblait descendre à la cave.

Vingt minutes après, l'orage amoncelé sur Langres sévissait avec furie.

La foudre mugissait affreusement et une pluie torrentielle battait le rocher qui sert de piédestal à la vieille cité champenoise.

Scul, un amant, un voleur ou un militaire pouvait se décider à braver cet épouvantable ouragan.

Néanmoins trois troupes d'hommes se dirigeaient sur le faubourg Basson, par des voies opposées.

Ces hommes étaient enveloppés dans de larges manteaux.

Ils avançaient à pas mesurés, sans échanger une parole. Mais à leurs chapeaux à cornes, au grincement de leurs bottes éperonnées sur les dalles, au cliquetis d'armes qui s'échappait de leurs masses compactes, on discernait qu'ils appartenaient à la maréchaussée.

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre, janvier (*Deuxième Série*) ; février, mars, avril, mai et juin (*Troisième Série*).

Protégés par le fracas de la tempête, ils parvinrent jusqu'à la place dont nous avons parlé.

A ce point les trois troupes se rejoignirent, reçurent quelques ordres et établirent un cordon autour du bâtiment, tandis que dix individus, choisis parmi elles, se portaient vers la porte de la cave.

Introduisons-nous dans cette mystérieuse habitation un moment avant l'irruption de la gendarmerie.

Nous y verrons réunis les Charbonniers de la Douzième Vente.

Ils sont assis dans une salle basse, près d'une table sur laquelle on aperçoit les insignes redoutés du Carbonarisme.

Tous portent le masque et le capuchon. Quoique leurs visages soient cachés, il est facile de remarquer que les conjurés sont en proie à une violente agitation.

M. Jeannet, président de l'Assemblée, parle ; écoutons :

—Frères, je le répète, l'heure de la rédemption va sonner. Louis Philippe n'a pas tenu le serment de fidélité à la Charte, serment qu'il avait fait en présence des deux Chambres le 9 août 1830 ; Louis Philippe, poussé au pouvoir par la faiblesse de deux grands hommes, doit descendre du trône ; Louis Philippe, depuis son avènement n'a rien fait pour la liberté, rien pour la démocratie ; Louis Philippe s'est déclaré l'ennemi de notre drapeau ; il a ordonné la fusillade de nos amis de Lyon ; frères, les temps sont venus, Louis Philippe doit être jeté à bas du pavois où l'ont élevé des mains plus inhabiles que complices !

—Que chacun de vous se rappelle le précepte inscrit dans la déclaration des Droits de l'Homme et reproduit dans notre Code :

—Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré et le plus indispensable des devoirs !

Un long frémissement accueillit ces paroles prononcées d'un ton vibrant et solennel.

Le président continua :

—Frères, êtes-vous prêts ?

—Nous le sommes, répondirent unanimement les Carbonari.

—Que chacun de vous renouvelle son vœu d'obéissance et de dévotion passive à l'association.

Tour à tour, les conjurés se levèrent, étendirent la main sur le livre aux tranches rouges et articulèrent la formule sacramentelle :

—Je jure que je me suis fait Carbonaro par un effet de mon propre vouloir, que j'adhère à tous les statuts, lois, règlements de la société, y resterai fidèle jusqu'à la mort, et me résigne d'avance à la sévérité de leurs châtimens si je les enfreins.

Cette scène avait un caractère à la fois grandiose et sépulcral.

La salle où elle se passait, faiblement éclairée par une lampe fumeuse, répétait le son de tous les bruits.

Les éclats de la foudre, qui hurlait au dehors, l'ébranlaient jusque dans ses fondemens, tandis que la réverbération des voix intérieures la remplissait de sinistres échos.

Après l'engagement irréfragable des affiliés, Jeannet reprit :

—Le Conseil Suprême, dans sa sagesse, a décidé que demain 8 juin, on arborerait par toute la France l'étendard sacré de la régénération, frères avez-vous des armes ?

—Nous en avons.

—Vos amis en ont-ils ?

—On leur en fournira.

—Alors, nous allons aviser aux moyens de nous emparer de la cité sans ver-

ser le sang des citoyens, s'il est possible. Que ceux qui ont des propositions à soumettre à la Vente se hâtent de le faire, car les moments sont précieux et le crépuscule de demain soir, devra nous trouver vainqueurs à l'hôtel de ville.

—Oui, répliqua l'un des Charbonniers, vainqueurs à l'hôtel de ville ou morts en combattant.

—Mieux vaut un trépas glorieux sur les barricades qu'une vie misérable dans la servitude, ajouta un second.

—Qu'est-ce que l'existence sans la liberté !

—Une rivière sans eau.

—Un ciel sans astres.

—Un flambeau éteint.

—L'existence, sans la Liberté, la Fraternité, l'Égalité, est nulle pour des hommes de cœur, s'écria alors Georges avec enthousiasme. Mieux j'aimerais périr au milieu des tortures de l'inquisition ; mieux j'aimerais avoir pour bourreau un Torquemada que de traîner plus longtemps mes jours détestés dans ce siècle d'abus, de sévices, de privilèges !

Tous les regards s'étaient instantanément tournés vers le jeune homme placé au bas bout de la table.

Les bons cousins n'avaient pas accoutumé d'entendre lancer de pareilles malédictions contre l'humanité.

Loin de s'emporter, ils discouraient d'ordinaire avec le plus grand sang-froid, et le respect qu'inspire le sentiment de la dignité personnelle et de la gravité de l'auditoire auquel on s'adresse.

Ils admettaient les harangues emphatiques, mais jamais les sorties virulentes. " Souviens-toi que la Colère aveugle la Raison et que la Raison est le seul guide que tu aies pour te conduire sur cette terre."

Telle était l'épigraphie que la Douzième Vente avait inscrite en tête de sa Constitution.

Aussi la véhémence de Georges soulevait-elle un murmure de mécontentement et se disposait-on déjà à le réprimander, lorsque la sentinelle chargée de veiller à la sûreté des conspirateurs rentra soudainement dans la salle :

—Trahison ! trahison !

—Qu'est-ce ? demanda Jeannet avec une impassibilité admirable.

L'envahissement subit de la cave par dix gendarmes expliqua cette tardive alerte.

Les Carbonari se précipitèrent vers des faisceaux d'armes disposés autour de la cave.

Puis, munis de fusils, sabres, épées, ils attendirent les ordres du président.

Georges atterré par cette surprise n'avait pas quitté son siège.

—Rangez-vous derrière moi, lui dit rapidement Jeannet, et suivez tous mes mouvements.

—Rendez-vous, ou je fais tirer sur vous ! cria aux comploteurs le lieutenant qui commandait l'escouade.

Formés en demi-cercle, les Charbonniers protégeaient leur chef.

—Fuyez, dit celui-ci à Georges caché par l'obscurité qui régnait dans cette partie de la cave.

Et en achevant ces mots, Jeannet repoussa violemment son protégé contre la muraille : Un panneau secret céda sous cette pression, et notre commis se trouva, comme par magie, dans un boyau souterrain, juste assez large pour permettre la circulation à une personne.

Le panneau s'était refermé aussi vile qu'il s'était ouvert.

Georges, mu par l'instinct de la conservation, plutôt que par sa présence

d'esprit, fit volte face et s'éloigna à tâtons dans le passage.

Une humidité glaciale suintait aux parois du conduit et le pied posait tantôt dans une flaque d'eau, tantôt sur un sol sangueux ou mouvant.

L'atmosphère était épaisse, nauséabonde, saturée de miasmes infects.

Ces inconvénients si sensibles aux époques de paix et de bonheur, sont prisées pour rien aux moments de trouble et de péril.

Après cinq minutes de progression à travers les plus profondes ténèbres, notre héros comprit, à la fraîcheur de l'air, qu'il approchait d'une issue.

Le clapotis de la pluie qui tombait toujours à flots, ne tarda pas non plus à frapper son oreille.

Alors, il procéda avec une minutieuse circonspection.

Parvenu à l'extrémité du souterrain, Georges s'aperçut qu'il était dans une maison en ruines du faubourg Basson, distante de quarante mètres environ de celle de M. Jeannet.

Craignant de se jeter dans les mains des gendarmes qui rôdaient aux alentours, il se détermina à ne pas bouger jusqu'au lever de l'aurore.

S'étant, en conséquence, abrité sous un plafond à demi écroulé, il attendit l'instant favorable pour regagner son domicile.

Abandonnons-le aux tristes méditations que doivent lui suggérer ce début dans la carrière politique et retournons à ses complices.

Rassuré sur le compte de son jeune ami, Jeannet, d'un coup d'œil embrassa la position.

— Si nous n'avons affaire qu'à ces dix estafiers, il est aisé de nous échapper, pensa-t-il.

Mais à peine, achevait-il cette réflexion qu'une nouvelle troupe de gendarmes pénétra dans la cave.

Dès lors la résistance devenait sinon impossible du moins inutile : Il valait même mieux se livrer que d'engager un combat sanglant, car évidemment la lutte serait funeste aux Charbonniers qui n'avaient pas eu le loisir de charger leurs armes. D'ailleurs, si les libéraux de Paris remportaient la victoire, le gouvernement serait renversé et tous les captifs pour délit politique relaxés.

— Nous plions devant la force, mais nous protestons contre l'injustice, dit-il froidement.

Dociles aux ordres du président, les Carbonari qui lui auraient fait un rempart de leur corps, s'il l'eût voulu, se laissèrent enchaîner deux à deux et conduire à la maison d'arrêt de Langres.

CHAPITRE XI.

LA MORT D'UN TRAITRE.

Hypocrite et traître, voilà deux mots synonymes, deux mots qu'un honnête homme ne peut prononcer sans rougir, ne peut écrire sans frissonner d'indignation. Hypocrite et traître sont plus méprisables que voleur et assassin, plus criminels qu'adultère et parricide. Hypocrite et traître en politique, en religion, en morale, mériteraient les derniers supplices dans une société vraiment parfaite. Jusqu'à présent, néanmoins, ô honte ! l'hypocrisie et la trahison ont été couronnées, encensées, adorées. Dans les palais, dans les temples, on leur a élevé des autels ; la famille leur a donné naissance, le monde les a prises on nourrice.

Ah ! vous qui voulez réformer les masses, vous qui croyez que la corruption gît sous les dernières couches, changez vos moyens, vos appréciations. Ce n'est point par sa base que pèche l'humanité, c'est par son faite. Moralisez les hautes classes et les classes inférieures seront bientôt vertueuses.

Dans les sphères élevées on ne vole pas une montre, un bijou, on ne s'égorge pas à coups de couteau, mais on ruine son voisin par des expédients frauduleux, mais on massacre poliment, gentiment, des familles entières par l'hypocrisie et la trahison.

Dans les sphères élevées, le mensonge est de bon ton, la calomnie de bonne compagnie.

Dans les sphères élevées, l'injure grossière qui froisse est peu connue, mais le sarcasme qui mord, l'épigramme qui déchire, sont en odeur de sainteté.

Dans les sphères élevées, pour obtenir des succès il faut avant tout avoir fait apprentissage d'hypocrisie, gagné ses degrés de trahison.

Dans les sphères élevées, le plus considéré, le plus honoré est celui qui sait le mieux dissimuler ses pensées et ses actions.

Oh ! non, non, n'accusez pas les prolétaires :

Ils ne conçoivent pas, ils reçoivent les conceptions ; ils ne font pas les mœurs, ils les acceptent ; ils ne donnent pas l'exemple, ils suivent celui qui leur est offert !

La source de tous les crimes sourd du rocher de l'hypocrisie et de la trahison. Ce rocher est la forteresse des sphères élevées. Brisez-le, réduisez-le en poudre, vous tous qui avez à cœur la félicité du peuple ; puis tarissez l'onde empoisonnée qu'il abrite, et vous atteindrez promptement le but de vos ardentes aspirations.

Le lâche est parfois capable d'une noble action, le meurtrier parfois excusable, le scélérat parfois digne de pardon, mais l'hypocrite—celui qui grimace la vertu, mais le traître—celui qui vend son frère !!

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, vers neuf heures de l'après-midi, une jeune fille frappait discrètement à la porte de la maison habitée par la comtesse de Moissac et son fils.

—Monsieur, le comte ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Montez, mademoiselle Duval, répondit la domestique.

Lucie se rendit à la chambre de Henry.

Le malade était très pâle et paraissait souffrir horriblement.

—Pardonnez-moi cette démarche, balbutia la sœur de Georges, en s'approchant de lui.

Henry se tourna péniblement sur son lit de douleurs.

A la vue de sa maîtresse, il fronça le sourcil.

—Qui vous a permis ?..

—Oh ! excusez, excusez, s'écria-t-elle, en tombant à genoux. Vous sachant si grièvement blessé, je n'ai pu résister au désir de vous voir. Mon Dieu ! si vous saviez comme...

—Que m'importent vos doléances !

La jeune fille, navrée par cette brutale réception, fondit en larmes.

—Assez ! dit le comte avec impatience.

—Vous ne m'aimez plus, Henry !

—Jolie situation pour parler d'amour ! ricana de Moissac ; que voulez-vous enfin ?

—Vous me chassez !

—Et je chasserai de même, la sottise qui vous a laissé pénétrer ici.

—Non, vous ne le ferez pas, monsieur, car cette femme a été trompée par une

ruse que j'avais imaginée pour arriver à vous. Mais soyez bon, Henry ; dites-moi, votre blessure n'est pas très... grave ?

—Allez-le demander à votre amant !

—Mon amant !

—Jouez l'étonnement, cela vous sied à merveille. Parbleu ! Duchesnes...

—Louis Duchesnes, monsieur, est un honnête homme que je respecte, répliqua fièrement la jeune fille, en se relevant.

—Pas de scène, petite, dit le comte d'un ton qu'il s'efforçait en vain de rendre badin.

—Je ne suis point venue avec l'intention de vous faire une scène, Henry ; je vous aime trop pour ne pas sacrifier mon bonheur au vôtre, mais j'avais espéré de vous une douce parole ; j'aurais souhaité...

Et les sanglots lui coupèrent la voix.

—Oui, reparti de Moissac, vous auriez souhaité, qu'à mon lit de mort, je vous épousasse. Très poétique, en vérité !

—Vous vous trompez, dit-elle simplement. Si je devais me marier, ce serait avec un homme qui m'aimerait et vous ne m'aimez plus.

—Quelle générosité ! Et qui est, je vous prie, le fortuné mortel que vous gratifiez actuellement du don de vos faveurs ? sans doute le beau et sentimental sous-lieutenant du 4^e Lanciers.

—M'insulter après m'avoir déshonorée... vous êtes bien cruel, monsieur !

—Allons, dit Henry, j'entends quelqu'un dans l'escalier. Partez ou sinon je sonne. Il serait indécent qu'on trouvât chez moi une fille de mauvaise vie.

—Oh ! l'infâme ! s'écria Lucie touchée droit au cœur par cet ignoble outrage.

A ce moment, madame de Moissac entra dans la chambre accompagnée d'un personnage entièrement vêtu de noir.

La sœur de Georges sortit aussitôt.

—M. Dupuytren, dit la comtesse en présentant l'illustre chirurgien.

—Ah ! monsieur, puissiez-vous n'être pas arrivé trop tard ! répliqua Henry dont le visage se colora légèrement.

—Voyons votre bras, dit Dupuytren.

Avant d'avoir enlevé l'appareil qui recouvrait la plaie, le célèbre opérateur avait diagnostiqué à l'odeur *sui generis* qui s'en exhalait que les tissus cellulaires étaient gangrénés. L'aspect de cette plaie brunâtre et violacée le convainquit que toute tentative de cure aboutirait à néant.

Henry de Moissac étudiait avec anxiété la physionomie de Dupuytren ; mais inutilement, car cette physionomie était aussi muette qu'un visage de marbre.

—Eh bien, monsieur ? dit le jeune homme.

—Priez, madame votre mère de se retirer ; je dois vous parler sans témoins.

La comtesse passa dans un autre appartement.

—Il n'y a plus de remède ? dit Henry d'un ton amère.

—Vous êtes courageux ?

—Assez pour entendre prononcer mon arrêt.

—Le chirurgien qui vous a soigné aurait dû vous faire l'amputation.

—Il le voulait et j'ai refusé.

—Vous avez refusé la vie.

—N'est-il plus temps ? bégaya le malheureux comte.

—Non.

Henry poussa un cri terrible, cri de damné qu'un Dieu vengeur punit de ses crimes.

—Mais, dit-il, ensuite d'un air égaré, vos profondes connaissances, monsieur, ne vous indiquent-elles pas un spécifique, un moyen de me guérir ? Oh ! de grâce,

je vous en supplie, sauvez-moi ! je vous donnerai tout, tout ce que je possède ; je serai votre esclave, s'il le faut, mais pour l'amour du ciel, ne me laissez pas mourir...

—Toute la science serait impuissante, dit Dupnytren. Il vous reste seulement quarante-huit heures à vivre.

.....
Le surlendemain, le comte Henry de Moissac expirait au milieu des plus affreuses tortures physiques et morales.

Ses obsèques furent magnifiques. Toute la haute aristocratie langroise y assista.

Sur son mausolée, on grava l'épithaphe banale :

Ci-gît

HECTOR-JOACHIM-HENRY, COMTE DE MOISSAC,

décédé

A la fleur de l'âge et des espérances.

IL FUT BON FILS, EXCELLENT AMI, VERTUEUX CITOYEN. SA BELLE AME
ÉTAIT PÉTRIE DE NOBLES QUALITÉS : ELLE ÉTAIT TROP ANGÉLI-
QUE SANS DOUTE POUR CETTE TERRE, CAR DIEU
L'A RAVIE AU MOMENT OU ELLE ÉPANCHAIT
SUR TOUS, LES CÉLESTES PARFUMS
DONT IL L'AVAIT FORMÉE !

CHAPITRE XII.

LA PRISON.

Trois mois se sont écoulés, depuis l'arrestation des affiliés à la Douzième Vente.

M. Jeannet et ses compagnons ont été transférés de la maison d'arrêt de Langres à la prison départementale de Chaumont ; car, on se le rappelle, la rébellion fut comprimée. Le Conseil Supérieur des Charbonniers avait résolu de susciter le mouvement le 8 au matin, dans toutes les parties de la France où il entretenait des relations ; mais un traître ayant vendu le complot à la police de Paris, celle-ci avait provoqué l'insurrection le 5 dans la capitale. Le 6 elle était étouffée, et le télégraphe portait cette nouvelle aux provinces éloignées au moment même où elles s'armaient pour briser la royauté de juillet.

Par malheur, chez nous, la centralisation donne toute puissance à la minorité.

Paris représente à peine la trentième partie de la France ; cependant ce que Paris veut, il l'a, ce qu'on lui impose, on le fait subir au reste du pays.

Cela explique pourquoi la France, quoique essentiellement républicaine, a souvent vu assoupir, pour un instant, dans son sein, le feu sacré de la démocratie.

Quand Paris, son foyer, était mal gardé, aussitôt l'étincelle jaillissait, fulgurante, embrasante et la flamme gagnait aussitôt les coins les plus reculés du royaume : 1789, 1830, 1848 le prouveront éternellement. Mais, quand, après une incendescence du libéralisme, un homme, mandataire hypocrite de la nation, empereur, roi, président, surgissant des cendres du pouvoir déchu, est parvenu

à concentrer à Paris une armée considérable, quand ce misérable est parvenu à comprimer les battements du cœur de la France, de suite il a arrêté les pulsations de son pouls, paralysé les articulations de ses membres.

Cerveau des intelligences de la France, Paris commande au monde entier. Chaque fibre qui tressaille dans l'antique métropole trouve une fibre sympathique, laquelle, traversant l'univers d'un pôle à l'autre, et donnant naissance à mille fibrilles invisibles, transmet, avec la rapidité de l'électricité, la pensée française sur toute la sphère que nous habitons.

Les soulèvements du 6-7 juin étant maîtrisés, à Paris, ceux du 8 dans les départements virent à peine le jour.

L'aliment nourricier leur manquait, ils moururent d'inanition.

« Oh ! la centralisation, pensait M. Jeannet, assis dans son cachot, la centralisation, réorganisée par le plus habile despote des temps modernes, la centralisation nous tue ! Si, au 31 juillet, le siège du gouvernement eut été changé ; si, au lieu de le laisser à Paris, on l'eût placé partout ailleurs, le peuple aurait triomphé, le roi lui-même ne se serait pas hasardé à violer la Charte ! Ce qui a perdu les républiques anciennes, c'est l'accroissement général de la ville dirigeante au détriment des autres. Rome et César, Paris et usurpateur seront toujours mère et fils. Qui veut la fin, doit vouloir les moyens. Que Paris donc abdique son sceptre omnipotent, et la liberté sera possible en France. Point de piédestal aux délégués du peuple, si l'on souhaite qu'ils soient fidèles à leur mission. Montés sur une colonne, le vertige les prend, et dès lors ils oublient, ce qu'ils furent, ce qu'ils sont, ce qu'il faut qu'ils soient. Combien les citoyens de l'Union américaine ont été plus sages que nous, eux qui ont choisi pour refuge de leur administration, une petite bourgade sans importance, (*) tandis qu'ils pouvaient opter entre les plus magnifiques cités de leur vaste continent. »

A ce moment un grincement de clé dans une serrure, troubla le monologue du prisonnier, et peu après la porte de son cachot s'ouvrit pour livrer passage à un petit homme, porteur d'une figure de fouine et aussi prétentieusement habillé que le permet la gravité d'un costume magistral.

C'était le procureur général de Chaumont : Un greffier et un guichetier l'accompagnaient.

— Eh bien, prévenu, dit-il, d'un ton paterne, sommes-nous revenus à la raison, et comprendrons-nous enfin que les foudres de la justice grondent sur notre tête ?

— Que voulez-vous, monsieur ? dit tranquillement Jeannet.

— Nous voulons faire une dernière tentative près de vous, espérons que la solitude vous aura inspiré des réflexions salutaires. Notre pouvoir est grand, hé ! hé ! l'accusation qui pèse sur vous formidable... Cependant, nous serions disposés à user d'indulgence, en faveur de votre passé, de votre famille... et tenez, M. Jeannet, moi-même, je suis votre ami, vous le savez... un ami dévoué... oh ! je me rappelle les services que vous m'avez rendus... s'il ne tenait qu'à moi, vous seriez bientôt libéré, mais, votre cas est grave... pris les armes à la main... nous sommes forcés de faire notre devoir ! C'est dur, oh ! bien dur, croyez-le... néanmoins, si vous y mettiez un peu de bonne volonté, on pourrait trouver des circonstances atténuantes... Après tout, conspirer n'est pas un crime irrémissible... dans ces temps d'agitation surtout. Mon Dieu ! je me souviens qu'en 1830, j'étais des vôtres, moi ! hein ! nous avons planté ensemble, l'arbre de la liberté, M. Jeannet ! mais, j'ai su me plier aux occurrences. D'ailleurs, le

(*) En 1800, vingt-quatre ans après la déclaration de l'Indépendance, Washington, capitale des Etats-Unis, ne comptait encore que 3,410 âmes, New-York à la même époque en avait 60,489, Boston 24,937.

gouvernement actuel est populaire ; n'est-il pas le fruit d'une élection spontanée ? Ah ! s'il se fut agi des Bourbons, vous ne me verriez pas ici... Quant aux d'Orléans, c'est différent... Le suffrage les a amenés aux Tuileries, je suis leur partisan. Pensez-vous que Lafayette, Laflitte, Dupont de l'Eure, Armand Marrast et tous les plus chauds patriotes se soient trompés en nous donnant Louis Philippe ? Lui-même n'a-t-il pas fait preuve de libéralisme dans tous les actes de son règne ? Voyez, le 9 août 1830, il abolit le titre de monseigneur donné jusque là aux ministres ; le 10 novembre, il abaisse le cautionnement et le droit de timbre payé par les journaux ; le 15 janvier 1831 il supprime la traite des nègres, etc., bref, depuis son avènement, il n'est rien qu'il n'ait fait pour manifester sa reconnaissance au peuple français et jamais notre pays n'a été plus florissant et plus libre qu'aujourd'hui.

En débitant cette homélie, l'avocat général s'était assis en face du prisonnier et avait enrichi sa voix flûtée d'inflexions tour à tour affectueuses et enthousiastes.

Mais le député à la Vente Centrale connaissait trop bien l'homme pour se laisser prendre à ses démonstrations officieuses.

—Allons, continua celui-ci, avec une bonhomie admirablement simulée, allons, mon cher M. Jeannet, acceptez la grâce que je vous apporte. Répondez seulement à mes questions et je vous promets de faire tout en mon pouvoir pour obtenir votre acquittement.

—Je n'ai rien à vous dire, répliqua le Carbonaro.

—Entêté, va ! Mon Dieu ! vous êtes cruel de me contraindre à une sévérité qui répugne à mon cœur. Encore si nous ne savions pas tout ! oui, tout, soyez-en persuadé. Est-ce que vous vous figurez que vos complices se sont montrés aussi discrets que vous ? mais ils vous ont trahi, mon cher ! c'est-à-dire qu'ils ont senti que notre clémence était attachée à leurs révélations. Le président de la Vente, par exemple, a tout divulgué. C'est à lui que vous devez votre arrestation.

Jeannet accueillit cette déclaration avec une insensibilité apparente.

—Oui, poursuivit l'officier du ministère public, M. le comte Henry de Moissac nous avait prévenus à temps. Il ne nous a caché, ni votre organisation, ni votre but, ni vos moyens, ni même vos statuts. Que vous sert donc de vous retrancher derrière un mutisme qui aggrave votre position ?

—Je n'ai rien à dire, répéta le prisonnier.

—Toujours la même réponse. Mais Pierre Aubin, Henry Gavrot, Auguste Noël, tous vos co-accusés en un mot...

—Monsieur, ne mentez pas ! s'écria Jeannet écrasant son interlocuteur sous un geste de dédain.

—Ta ! ta ! ta ! les rodomontades sont intempestives ici, inculpé. Ignorez-vous que je puis vous envoyer à la guillotine ?

—Je n'ignore pas que les lâches en politique, que ceux qui vendent leurs opinions, et marchandent les convictions d'autrui sont capables de tout.

—Ah ! vous le prenez sur ce ton, dit le procureur général, furieux ; eh bien ! nous verrons !

—Vos menaces ne me touchent pas plus que vos insinuations empoisonnées, répliqua Jeannet. Celui qui, comme vous, a juré allégeance à trois gouvernements, celui qui traîne sa toge dans la boue de la ruse et de l'hypocrisie, celui qui se met chaque jour à l'encan, celui-là, monsieur, le procureur général ne saurait intimider un honnête homme.

L'officier du ministère public sortit avec ses acolytes, en lançant au Carbonaro un regard où se peignaient la rage et la déception.

A peine était-il parti que la porte du cachot se rouvrait bruyamment.

— Qu'est-ce encore ? murmura Jeannet.

Mais déjà un jeune homme s'était précipité dans ses bras et l'arrosait de larmes.

— Mon bienfaiteur !

— C'est vous, c'est toi, Georges, mon enfant ! oh ! que je suis heureux de te voir ! dit le négociant en rendant au commis caresse pour caresse. Mais comment as-tu pu arriver jusqu'à moi ? J'étais au secret absolu...

— Quelle affreuse prison ! fit l'amant de Clémence, jetant les yeux autour de lui. O mon Dieu ! que vous devez souffrir ici ?

— Bast ! dit Jeannet avec un sourire, il y en a de plus terribles que celle-ci.

— Et votre santé ?

— Ma santé, mon ami, est excellente ; et ta mère, et Lucie... ?

— Tout le monde va bien ; mais on est bien triste, allez ! A Langres on ne parle...

— Laissons-là. Tu n'as pas répondu à ma première question.

— Oh ! c'est tout simple. Le préfet de la Haute-Marne n'ayant pas voulu m'accorder l'autorisation de vous visiter, je suis allé à Paris, où, grâce à M. Lafitte, mes démarches ont été couronnées de succès. J'ai une heure à passer avec vous.

— Bon Georges !

— Mais, dit le jeune homme à voix basse, je suis chargé d'une commission.

— D'une commission !

— On s'occupe à votre évasion.

— Qui ?

— Des amis. Ils m'ont remis ceci pour vous : deux limes et une paire de ciseaux.

Georges venait d'extraire de la coiffe de son chapeau un petit paquet qui renfermait les objets en question.

— Cachez cela, répondit Jeannet. Je ne veux pas m'échapper. Si je l'eusse voulu, je l'aurais fait quand je vous poussai dans le passage souterrain. Alors rien n'était plus facile. Mais vos frères auraient été pris. Mon devoir était de partager leur sort : je suis resté. Mon devoir est encore de partager leur sort : je resterai.

— Oh ! non, non, non ! je vous en supplie !

— Si, mon ami. Quelle que soit la condamnation qui nous attende, je la subirai avec eux, et mon pied ne trébuchera pas plus sur les marches d'un échafaud qu'il n'aurait trébuché sur le pavé d'une barricade. Quand notre conscience est pure, la mort ne nous effraye pas. Du reste, le martyre est l'aurole des religions nouvelles.

Georges sanglotait.

— Ne pleure pas, cher enfant, reprit Jeannet en l'attirant sur son sein. Tu es jeune, tu assisteras au triomphe du mouvement sur l'immobilité, de la raison sur la matière, de l'idée sur le sabre ! ne pleure pas... Je suis calme et résigné ; ais autant de courage que moi. Qu'est-ce qu'un homme en présence d'un principe ! Ah ! périsse la moitié d'une génération pourvu que celles qui viendront ensuite marchent sous la sainte égide de la trinité égalitaire !—Au surplus, pourquoi vous affliger prématurément, Georges ? Peut-être serons-nous acquittés.

— Acquittés ! dit le fils de madame Duval ; non. Nous avons un traître parmi nous.

— De Moissac, n'est-ce pas ?

— Oui, de Moissac.

— O mes pressentiments ! exclama Jeannet.

—Par malheur, le misérable est mort.

—Que dis-tu ?

—Il est mort de la blessure que lui avait faite Louis Duchesne... sans cela je l'aurais tué, moi... c'est scélérat !

—Je vous croyais amis ?

—Amis !

Et Georges, d'une voix brisée par la douleur, raconta au négociant la conduite du comte vis-à-vis de Lucie.

—C'est lui, dit-il, en terminant, qui a trahi l'association, lui qui, pour se venger de moi, a, sur son lit de mort, fait avertir la police. Après votre arrestation, on m'a poursuivi.

J'ai nié toute participation aux sociétés secrètes. Il n'existait contre moi aucune preuve. On m'a mis en liberté, et c'est alors que j'ai sollicité la permission de vous entretenir pour affaires privées, relatives à votre maison de commerce.

—Ma maison de commerce... elle est fermée sans doute ?

—Oui, monsieur ; je n'osais vous le confier.

—Ce n'est rien, mon enfant. Je suis assez riche pour supporter ce léger revers. Et notre adorée, mademoiselle Clémence ?

Georges rougit à travers ses larmes.

—Parlez-moi d'elle.

Le jeune homme ne put satisfaire son patron, car le geôlier vint à cet instant interrompre leur entrevue.

—L'heure est écoulée ; décampons ! dit-il brutalement.

Les deux Carbonari s'embrassèrent avec effusion et Georges retourna à l'hôtel de *La Fontaine* où il était descendu en attendant le procès de ses amis.

CHAPITRE XIII.

LA CONDAMNATION.

Le 21 novembre 1831, le jury du département de la Haute-Marne, convoqué extraordinairement, était assemblé vers dix heures du matin, pour les assises criminelles de cette ville.

Quoique le temps fut froid et pluvieux, une multitude immense fourmillait à l'intérieur et aux abords du palais.

Dans la grande salle, au premier rang, figuraient les douze magistrats et leur président en robe rouge ; à gauche se trouvait le procureur général ; à droite les greffiers :

Au pied de l'estrade on remarquait, entourés de gendarmes, Jeannet, Alain, Pierre Aubin, Henry Gavrot, Auguste Noël et les autres Carbonari composant la Douzième Vente.

Tous les accusés avaient un air fier et noble.

Plusieurs gendarmes se tenaient plantés autour d'eux.

Immédiatement derrière, c'était les bancs des avocats et les sièges réservés.

Au-delà se déroulait en demi-cercle l'enceinte du tribunal.

Dés flots pressés d'êtres humains y essaïmaient tumultueusement. Entablées de fenêtres, embrasures de portes, sculptures de piliers, tout était encombré : le mendiant et le nabab se coudoyaient ; l'élégante et la femme du peuple confondaient les plis de leurs robes ; la noblesse disputait ses places au pro-

létariat ; hommes, femmes, enfants, vieillards, se serraient, se liissaient sur la pointe du pied, tous avides de voir, tous avides d'entendre.

De cette cohue bigarrée, disparate, hétérogène, s'élevait un bourdonnement étrange mêlé de cris et d'imprécations.

Perdu dans la foule, Georges Duval, insensible à tout ce qui l'environnait, attendait avec une sombre impatience que les débats s'ouvrissent.

Enfin, un huissier ordonna le silence : le calme aussitôt succéda à l'agitation et les regards se portèrent vers le redoutable aréopage.

Les prévenus n'avaient point voulu prendre d'avocats ; on leur en nomma d'office, après la lecture du procès-verbal.

Ceux-ci, ne sachant guère ce que c'était que le Carbonarisme, durent nécessairement se tenir à des lieux communs, plus funestes que propices à la cause de leurs clients.

Ils se bornèrent donc à faire appel aux sentiments de bienveillance du jury ; ils représentèrent les inculpés, comme de malheureux jeunes gens ou pères de familles, entraînés dans une mauvaise voie et qui s'empresseraient de répudier leurs *fausses doctrines*, si on les rendait à leurs parents, etc.

Dès qu'ils eurent cessé de parler, le procureur général prononça son réquisitoire.

Nous ne le suivrons pas dans cette longue tirade qu'il fulmina contre les sociétés secrètes. Prenant pour point de départ les anciennes sectes religieuses, il s'attacha à démontrer que l'origine du Carbonarisme se perdait dans la nuit des siècles. Longtemps, il discourut sur le *poison de la démocratie, les effroyables excès qu'elle avait causés*, le massacre des Albigeois, la Saint Berthélemy, les dragonnades, les noyades de Nantes, la Restauration, etc. Il eut le talent de rendre le Carbonarisme responsable de toutes les monstruosité du moyen âge et des époques moderne et contemporaine.

C'était un homme plein de *mérite* que M. le procureur général du département de la Haute-Marne !

Sa péroraison glaça d'épouvante les niais et les trembleurs, épars dans la foule.

« Oui, s'écria-t-il, avec emphase, le Carbonarisme est le cercueil de la liberté, le cénotaphe des intelligences ! Voyez, et frémissiez, un poignard et un livre teint de sang, tels sont les insignes de ces promoteurs de révoltes. Ce qu'ils veulent, c'est le désordre, le vol, l'égorgement, le pillage. Creuser un ossuaire à l'humanité, et ériger dessus le trône de leur épouvantable législation, voilà ce que cherchent les Carbonari ! Ce que nous voulons nous, c'est de vivre heureux et contents à l'ombre des pouvoirs constitutionnels et légitimes. Conduire l'humanité à la perfection, par une éducation sagement répartie, suivant la fortune de chacun, et ne pas nous créer de chimériques utopies, voilà ce que recherchent les citoyens vertueux.

« Plusieurs fois la France, notre beau pays, a failli devenir victime de ces odieux promoteurs de trames, de ces boucs émissaires de la rébellion. Semblables à des vampires, ils ne se repaissent que de cadavres et ne vivent que pour assouvir les instincts de leurs abominables passions. Mais, grâces au ciel, la Providence veille sur nous. Protectrice de l'ordre social, elle a daigné nous avertir des conspirations qui s'ourdissaient dans l'ombre des tombeaux. Bénissons-la, messieurs ! et, prenant en mains les foudres de sa colère, appesantissons-les sur ces infâmes perturbateurs de la sûreté publique !

« Souvenez-vous que Dieu et la patrie outragés, nous confient le soin de leur vindicte ! »

Des bruits confus accueillirent ce discours. Plusieurs injonctions furent nécessaires pour ramener la tranquillité.

Quand elle eût été rétablie, le président du jury appela :

— Louis-Hippolite Jeannet.

L'inculpé se leva.

— Votre nom ?

— Louis-Hippolite Jeannet.

— Votre âge ?

— Quarante-deux ans.

— Votre profession ?

— Négociant en nouveautés.

— Êtes-vous marié ?

— Non, monsieur.

— Vous reconnaissez-vous coupable des faits qui vous sont reprochés : 1^o d'avoir fait partie d'une société secrète ; 2^o d'avoir voulu renverser le gouvernement ; 3^o d'avoir excité vos concitoyens à la guerre civile ?

— Je n'ai rien à répondre.

— Vous avez été pris les armes à la main, prenez garde ! une obstination calculée vous nuira plus qu'un aveu sincère.

— Je n'ai rien à répondre.

— Vous aggravez votre position.

— Je n'ai rien à répondre.

— Vous avez tort, encore une fois. Tous nous vous connaissons pour un commerçant honnête et probe. Tous nous souhaitons que vous vous disculpiez des charges élevées contre vous. Notre indulgence.....

— Je n'en veux pas de votre indulgence ! Vous disposez de la force, faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Vous refusez de vous défendre ?

— Je refuse. Vous avez le pouvoir de me condamner, mais vous n'avez pas le droit de me juger.

Un murmure d'étonnement parcourut l'auditoire.

— Asseyez-vous, dit le président irrité.

Un autre Carbonaro fut interpellé.

Ses répliques furent aussi fermes et aussi laconiques que celles du député à la Vente Centrale.

Leurs compagnons questionnés successivement ne se montrèrent pas moins inébranlables. Ni les menaces, ni les promesses ne purent leur arracher une parole compromettante.

Georges, en les écoutant, se sentait le cœur gonflé d'enthousiasme. Des larmes brûlantes jaillissaient de ses yeux ; et il oubliait la redoutable sentence qui planait sur la tête de ses co-associés, pour admirer l'énergie et la force de caractère qu'ils déployaient dans cette occasion suprême.

L'âme du jeune homme se trempait à cette source de stoïcisme vraiment inconcevable.

Il éprouvait des tentations étranges : il aurait voulu écarter les assistants, se précipiter devant les juges, et s'écrier :

— Moi aussi, je suis Carbonaro ! Moi aussi j'ai participé aux complots de la Société ! moi aussi j'ai droit de vous dire que je vous méprise, vous, vos lois, vos condamnations !

Mais le souvenir de sa mère, l'image de Clémence l'arrêtaient ; et il restait là, fixe, immobile, comme une statue soudée à un socle d'airain.

À trois heures, les jurés se retirèrent dans la chambre des délibérations : un

moment après le président reparut dans la salle pour donner lecture de leur décision.

—M. le procureur général requiert l'application de la loi contre tous les prévenus, dit-il. La cour va délibérer.

Cette déclaration fut reçue avec un calme sépulchral.

Les accusés échangeèrent un regard d'encouragement ; et l'essaim des spectateurs attendit dans une poignante anxiété l'arrêt du tribunal.

Tout l'enthousiasme de Georges tomba comme par magie. Une sueur froide baigna ses membres, et quand, à la suite d'une discussion prolongée, les jurés rentrèrent en séance, le pauvre commis était plus blême qu'un suaire.

Sur ces entrefaites la nuit était arrivée, triste et sombre comme une nuit d'automne.

Contre les vitraux des croisées la pluie bruissait d'un ton lugubre.

Pour combattre l'obscurité on avait allumé quelques flambeaux, et leur clarté vacillante éclairait la figure des Carbonari, en laissant la plus grande partie de la salle dans les ténèbres.

C'était vraiment une scène sinistre : — un tableau comme les aimait Salvator Rosa.

Le silence alors était si profond que, pour nous servir d'une locution triviale mais expressive, on aurait entendu voler une mouche.

Le chef du jury, d'une voix forte, rendit le verdict :

—Tous les Carbonari sont condamnés à la déportation, à l'exception de Louis-Hippolite Jeannet condamné à la peine capitale, comme coupables de haute trahison envers l'Etat.

A ces mots un cri perçant retentit dans la foule.

Georges Duval venait de s'évanouir !.....

CONCLUSION.

Deux jolis enfants, rosés comme des pommes d'amour, folâtraient sur le gazon d'une verte pelouse.

A quelques pas d'eux un couple gracieux suit amoureuxment leurs ébats.

—Oh ! pouvais-je espérer tant de bonheur ! dit le jeune homme.

—Ne l'avez-vous point mérité, Georges ? répond la jeune femme.

—Oh ! non, car...

—Car...

—La France n'est pas libre...

—Chut ! dit à ce moment un homme d'un âge mûr en lui mettant la main sur la bouche.

—Ah ! monsieur Jeannet, ce n'est pas gentil ça ! Vous vous interposez toujours entre mon mari et moi. Je ne puis lui arracher son secret.

—Ma chère méchante, répond Jeannet en l'embrassant sur les deux joues, il y a des choses que les femmes ne doivent point savoir.

—C'est pour cela que vous ne vous êtes point marié, monsieur le mystérieux !

—Peut-être.

—Et vous avez bien fait, car je ne voudrais pas être la femme d'un vilain cachottier comme vous. Depuis que vous êtes venu nous rejoindre en Suisse, après votre évasion, je n'ai pas eu un moment de tête-à-tête avec Georges ! Tenez, le voilà qui vous fait déjà des signes ! Je me sauve pour vous laisser tous les deux, mauvais cabaleurs.

Ce disant, Clémence Cléry, ou plutôt, madame Georges Duval, court, le sourire aux lèvres, jouer avec ses deux enfants.

— Eh bien ! dit alors Jeannet au jeune homme, avez-vous reçu des nouvelles de Louis Duchesne ?

— Oui ; jugez de ma joie, mon ami, il quitte définitivement le service et viendra résider avec nous.

— Et Lucie ?

— Ma mère m'écrivit qu'elle a pris le voile. Mais où allez-vous comme cela ? on dirait que vous vous êtes vêtu pour un voyage.

— Moi, mon enfant, répliqua Jeannet, j'appartiens au Carbonarisme ; la Vente Suprême m'a enjoint de lui conserver mon existence, et je la lui ai conservée en brisant mes fers. Aujourd'hui, elle m'enjoint de partir, je vais où ses ordres m'appellent. Adieu ! vivez heureux ici, je ferai en sorte qu'on ne trouble pas la paix de votre ménage. Après le jour de la rédemption humanitaire, seulement je me reposerai ! Adieu ! N'oubliez jamais ces trois mots : LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE !

LEON G***** et H. EMILE CHEVALIER. (¶)

FIN.



À Mlle. D....

Partie de Philadelphie pour les eaux de LONG-BRANCH.

Ma pensée en sa rêverie,
Pleine de votre être charmant,
Là-bas, là-bas vous a suivie,
De votre départ s'alarmant.
De rians souvenirs par leur douce magie
Ne cessent d'apporter votre image à mes sens ;
Combien elle est vraie et jolie !...
C'est vous-même à mes yeux ; mon âme en est ravie.
Oui ! je vous vois et vous entends !...
Quand l'onde vous semble plaintive,

(*) Le plan de ce récit avait été conçu en 1846 par mon ami Léon G****. A cette époque, nous devions faire l'ouvrage en collaboration. Des événements nous séparèrent. Le manuscrit primitif formé de quelques pages resta dans mes cartons jusqu'en 1853, époque à laquelle je le retrouvai et entrepris de l'achever. La facture d'un livre quand on en a l'esquisse est si facile que j'avais cru devoir laisser tout le mérite de la composition à mon ami. C'est pourquoi je signai l'œuvre de ses initiales. Mais, M. Léon G**** dans une lettre qu'il m'écrivit dernièrement de Paris—lettre trop flatteuse pour que je la publie—désire que je recueille avec lui les fruits de la paternité du *Clerc de Notaire* : voilà pourquoi j'ai ajouté mon nom au sien.

Là, vous demandez à la rive
 Où s'en vont nos douleurs,
 La plainte, les regrets et tant d'amères larmes,
 Les amours et leurs charmes,
 Nos songes enchanteurs,
 Nos plaisirs, nos serments, nos extases muettes ?
 Où s'en vont la grandeur et ses peines secrètes,
 Nos soupirs, nos doux pleurs !.....

.....
 Là, ne rêvez-vous pas au doux lien des âmes,
 Au langage discret des zéphirs amoureux,
 A la vive tendresse, aux sympathiques flammes,
 Qui brûlent dans deux cœurs et les rendent heureux.

.....
 Mais le pauvre exilé, dans sa mélancolie,
 S'il rêve sur ces bords, ce n'est qu'à sa patrie.

.....
 Moi, parfois je m'incline avec humilité
 Devant cet océan d'âge en âge indompté ;
 Jetez-lui ma faible parole
 A ce mystérieux symbole
 De l'imposante éternité :

" Salut ! géant des mers ; salut ! à ton rivage,
 " A ton ciel si brûlant, aujourd'hui sans nuage,
 " Salut ! Mais qui pourrait à ton calme trompeur,
 " Hélas ! sourire d'espérance ?...
 " A sommeiller un peu si ton courroux commence,
 " C'est pour se réveiller avec plus de fureur.
 " Qui saura jamais te comprendre ?
 " Qui saura jamais t'asservir ?
 " Toi, que l'on ne peut voir, toi, qu'on ne peut entendre,
 " Sans admirer ni sans frémir !...
 " " Combien pourtant j'aime ta brume,
 " Tes mugissements, ton écume,
 " Et tes flots soulevés s'élançant jusqu'aux cieux,
 " Et ta nappe d'azur, et ta brise et tes feux !
 "
 " De l'homme audacieux, que la raison altière,
 " Cherche à te pénétrer, élément redouté ;
 " Entre elle et toi tu mets et ton immensité
 " Et l'abîme de ta colère,
 " Puis l'homme devant toi recule épouvanté."

J. PEQUEUT.

REFLEXIONS D'UN HOMME MARIÉ. (*)

J'avais donc trouvé femme à ma fantaisie, c'est-à-dire, d'un âge mûr, d'une beauté problématique, et pauvre comme leu Job. J'avais sauté hardiment le fossé, mon épouse à mon bras. La nouveauté, quelque ridicule qu'elle soit, plaît toujours par ses incidents et son mystère d'un jour; et avec l'aide de l'imagination, on peut tout aussi bien tailler une lune blanche dans du carton que de la dentelle.

Or, j'étais marié :

N'est-ce pas, mesdames, que la comparaison est une bonne chose, et que les philosophes ont eu raison d'en faire le thermomètre de l'esprit humain ? Il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne lui doivent leur réputation.

C'est si agréable de pouvoir comparer demain à aujourd'hui, le soleil à la terre, l'hybride de la reine à la rose des buissons, l'herbe verte à la fleur rouge, l'homme à la bête, la vierge à la matrone, la femme au diable. Que n'a-t-on pas comparé dans ce monde en prenant pour base *l'analogie* qui est devenue presque une science ? Les parfums les plus nauséabonds ont trouvé leur rapport avec les senteurs les plus enivrantes, et la chanson dit :

Femmes et fleurs
Dieu vous fit sœurs....

J'en atteste le géranium et la ciguë.

Or donc, j'étais *sérieusement* marié (d'autres diraient *bien* : l'expression n'est pas exacte) ; j'ai eu ma lune de miel échouée et peu durable, mais enfin je l'ai eue, et l'on aime toujours, le lendemain d'un long voyage dans le désert de sable, à se reposer dans une oasis quelque peu fraîche et parfumée qu'elle soit.

L'homme avide et curieux prend en gros sans analyser, et sans voir si les corniches de l'édifice tombent en ruines.—Le loup affamé dévore sans hésitation et sans calcul les morceaux que le *hasard* lui fournit.

L'existence est-elle autre qu'un *hasard*, et tous les actes les plus solennels de la vie sont-ils autre chose que le concours fortuit de circonstances inopinées ?—Vous naissez : hasard ; vous avez des yeux noirs et des cheveux blonds : hasard ; vous trouvez des brunes sur votre chemin : hasard ; vous vous mariez : hasard ; vous êtes un grand homme : hasard ; vous êtes heureux : la supposition est hasardée, etc., etc....

Comme les combinaisons les mieux conçues viennent échouer contre un brin de paille invisible, un serpent caché sous l'herbe, une femme qui a de l'esprit !

Je la voulais *laide*.—Elle l'est : son nez retroussé, son œil gris et petit, son col de vieux cygne, une mouche sur sa joue de parchemin attestent que je ne pouvais faire un meilleur choix.

Je la voulais *vieille*.—Quarante ans, malgré M. Balzac, ne constituent pas une première jeunesse ; et certes, la mâchoire décharnée de Marguerite, sa chevelure à fils blancs, trois ou quatre rides qui ne sont pas des fossettes d'amour, une bouche pincée, des mains veinées comme des feuilles sèches, un torse osseux, une voix cassée au timbre cuirvé, du fard pour effacer les aspérités de la peau, une robe collet-monté à la Marguerite de Bourgogne, des corsets originaux du Tennessee prouvent bien une antiquité respectable et une maturité de formes qui ne laisserait rien à désirer aux peintres de vieux castels et d'églises gothiques, au numismate ami des antiquailles.

Je la voulais *pauvre*.—Car pauvreté n'est pas vice et je considérais cette vertu comme une sauvegarde, une égide contre les récriminations. Marguerite avait six robes couleur passée, des bottines rapiécées, un châle à l'ancienne mode, un bracelet de bric-à-brac et une boîte à ouvrage qu'elle n'a jamais ouverte pour raccommo-der ses bas.—Son unique malle est remplie de papiers, de livres à couverture usée et de pots de pom-

(*) Voir les Réflexions d'un homme qui veut se marier dans la *Ruche* de mai 1854.

made au jasmin. Sans doute, elle n'est pas riche et son nom ne se retrouve nulle part dans les archives du blason ; ses ancêtres ne portaient pas de couronnes de comte et les ordres de la Toison d'Or et de la Jarretière ; elle s'appelle tout simplement Marguerite Rillard ; ses aïeux devaient être épiciers ou merciers à l'enseigne du Grand Casquamèche.

Je ne pouvais donc trouver une femme plus pauvre et Bias, l'homme au *meum omnia porto*, se serait incliné devant elle ; et Sénèque aurait dédié à mon épouse son livre *de paupertate*.

Malgré ma combinaison machiavélique de Don Juan rangé, je me suis fourvoyé ; en passant sous les fourches caudines du mariage, j'ai signé mon abdication ; en un mot, je suis perdu ! Qu'est donc l'existence, si laideur, pauvreté et vieillesse combinées ne sont pas des garanties de bonheur et de repos ? Le mariage ne serait-il qu'une piperie ?

Sans doute, je n'ai nullement à craindre pour mon honneur et ma dignité ; ma femme n'a point de jeunes cousins, d'adorateurs à bouquets parfumés, de reines du jour à éclipses ; malgré tout, je suis l'homme le plus malheureux du monde ; car... car... mon épouse a de l'esprit, je la soupçonne même d'être un peu *bas-bleu*.

Rien ne vous rend plus acariâtre et mégère que l'esprit ; cela hausse de cent coudées une vanité déjà hors ligne, et vous insinue habilement l'idée que vous êtes une créature *incomprise*, un *diamant* caché dans les boues de ce monde et broyé par les souliers ferrés des Auvergnats.

Rien n'est bien aux yeux de la femme qui raisonne : le moindre mot la choque ; il n'est pas jusqu'au monde social qu'elle ne veuille réformer ; après une critique sur le prosaïsme des bonnets de coton et des culottes courtes, elle fait du sentiment, voire même de l'amour platonique ; d'un ton aigre-doux, elle vous débite ses phrases musquées ; elle a de ces tournures piquantes qui viennent des dents et non du cœur ; sans être précisément astronome, et ne pouvant plus aller rêver le soir à la douce clarté des étoiles, elle parle soleil et lune comme Leverrier cette planète aussi éteinte qu'elle. S'agit-il de chanter, elle roucoule des romances avec une voix de vieille colombe, et intervertit parfois l'ordre des couplets ; elle n'aime pas les chansons grivoises, et ne prononce le mot *amour* qu'en abaissant ses paupières rülées ; elle s'irrite en entendant un mot trivial, une expression hasardée.

S'agit-il de juger les écrivains du jour, elle les critique avec une amertume de femme incomprise, trouve que Racine est un flatteur et n'aurait jamais dû écrire le *Cid* et le *More de Venise* ; pour elle le style de César est incorrect comme celui de tous les auteurs du 18e siècle ; mais aussi, elle adore les bergerades du poète chinois Florian. Elle a tout lu, tout vu ; parle art, architecture, religion ; elle comprend la législation de Lycurgue, les Védahs et l'impur Koran ; elle prise la prose de St. Jean ; elle préfère le genre quaker au style mauresque et trouve qu'une église doit être surmontée d'une girouette qui indique de quel côté vient le vent, ce grand messager des colères du Tout-Puissant ; elle savoure aussi l'épigramme. Ce n'est qu'avec un mépris très profond qu'elle parle des hommes, ces produits incomplets de la civilisation qui veulent s'arroger un pouvoir despotique et sont incapables de produire autre chose que des lois. Elle voudrait chasser les hommes de la République comme dangereux et inutiles ; tout ce qui vient du fils d'Adam est tyrannique, impérialiste, odieux, ignoble, infernal selon ses douces expressions.

Il n'y a réellement rien de plus bête que les gens d'esprit.

Aussi, la femme, prétendue d'esprit allie la coquetterie au pédantisme et devient le cancer du mariage ; elle pense aux vaudevilles du jour et non aux soins de la famille et au rôti qui brûle ; elle aime à poser et adore les louanges quelque ironiques qu'elles soient ; elle a le maintien grave, la démarche fière, la tête haute comme un épi de blé, sans grains ; elle exhale les senteurs du bouquin ; on pense en la voyant aux évaporations d'un cabinet de chimie.

Et cependant, il faut vivre avec sa femme d'autant plus exigeante qu'elle est vieille et laide, avec sa femme qui fait des métaphores et ne peut tolérer le sens propre du langage, avec sa femme qui n'admet pas qu'on doive appeler un bas, un bas — une mégère, une mégère et qu'une harpie est du genre féminin.

—Monsieur, vous dit-elle le lendemain d'une syncope, la femme est bien malheureuse

de subir la réalité de la vie, d'éteindre son imagination dans le caveau étroit de la société et de s'entendre dire *toi* à chaque minute. Oh ! que le froid positivisme de la vie est écrasant ! . . .

O ma femme, tu me ménages le paradis en me faisant passer par l'enfer ; car, dieu merci ! rien de ce que je fais n'est bien ; tu blâmes jusqu'à mon sourire, quand j'ai le courage de vouloir être époux auprès de toi, et que je m'illusionne jusqu'au point de fermer les yeux. Je voulais le repos, tu m'as donné la géhenne.

Tu aimes les toilettes, les dentelles en raison de ton âge ; tes six robes d'hier parent aujourd'hui les formes de notre cuisinière qui n'a pu réussir qu'à en faire trois de six.

La maison est en désordre ; madame voudrait une femme de chambre, une calèche, un laquais ; je suis obligé de porter des gilets sans boutons et, pour ourler une cravate, il me faut avoir recours à la modiste du coin ; dans peu, il me faudra recevoir les visiteurs, saluer, répondre aux sourires empressés et quitter ma bienheureuse robe de chambre à la fantaisie de ma susdite épouse... Heureusement que je n'ai rien à craindre pour ma dignité de mari et que je ne serai jamais père de famille !

Jeunes gens, ne vous mariez jamais ; car si votre femme n'est pas idiote, elle vous rendra fou. Hélas ! si je veux avoir un verre de tisanne, je dois le demander en suspilant et en style d'Andromaque, ou bien Marguerite, plongée dans l'océan des abstractions, m'enverra un verre d'eau ou d'*assafoetida* de son laboratoire chimique.—A quoi pensez-vous donc, ma chérie ?—A l'homme dont il faut délivrer l'humanité ! . . .

Heureusement je n'ai rien à craindre ; c'est toujours quelque chose et ma femme me donnera peut-être l'immortalité en publiant un roman sous mon nom.—Cependant si Dieu ou quelqu'autre me l'enlevait, je ne pleurerais peut-être pas !

J. G.....

LES FRELONS.

L'enseigne est posée, la marchandise affichée, il ne s'agit plus que de conten-ter les chaland. C'est chose facile, venez, accourez, volez, il n'en coûte que... cinq minutes d'ennui !

Je vous ai annoncé des frelons, des frelons nous avons !

Allons, naturaliste, entomologiste, ornithologiste, critique, botaniste, artiste, moraliste, allons, allons, allons, entrez, pressez-vous, soulez-vous, étouffez-vous, faites-vous servir !

Nous en possédons pour tous les palais, pour toutes les vocations, pour tous les œsophages, pour toutes les fantaisies, pour tous les estomacs, pour tous les goûts ; approchez du comptoir, le frelon ne vous manquera pas.

Voici des frelons-insectes, voici des frelons-oiseaux, voici des frelons-fleurs, voici des frelons-hommes, et, en dernier lieu, nous ne saurions l'oublier, voici des frelons-femmes.

Les premiers sont faciles à peindre.

Ouvrez le dictionnaire français de Bescherelles, Tome 1, Lettres FREL, Page 1299 :

• FRELON. s. m. (onomatopée prise du bourdonnement des ailes). Entom.—Sorte de

mouche-guêpe plus grande que les guêpes, et plus dangereuse par sa piqure. Elle dévore les autres insectes et particulièrement les abeilles dont elle vole aussi le miel.

“ Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,
“ Aller piller le miel, etc.

(BOILEAU.)

“ Quand le printemps vient rajeunir la terre,
“ S'échappent des frelons les essaims irrités
“ Que la nuisible enfance a longtems insultés.”

(AIGNAN.)

Les seconds ne sont que la partie d'un tout : d'Erbigny ou Baudrill vous les définiront mieux que nous.

Cherchez et vous trouverez.

Les troisièmes, ah ! les troisièmes !

Ohé ! ami Bescherelles, à notre secours !

“ *Frelon ou houx-frelon.* Bot.—Nom vulgaire du fragon.”

A fragon donc !

Trois pas en arrière, et, à la Page 1293, Troisième Colonne, Lettres FRAG, nous lisons :

“ FRAGON. s. m. — Genre de plantes de la race des asparaginées, originaire de l'Europe, vulgairement nommé petit-houx, houx-frelon, buis piquant. Les fragons sont de jolis arbrisseaux toujours verts, propres à entrer dans la composition des jardins d'hiver. (Roz.)

“ Les fragons dont la fleur éclôt sous le feuillage,
“ Sont prêts à vous donner leur immortel ombrage.”

(CASTEL.)

Ni faute de français, ni faute de grammaire, ni faute d'orthographe (nous comptons sur la fidélité de notre compositeur) lecteurs (que les Muses nous pardonnent cette rime involontaire) tenez-vous pour satisfaits ! Bescherelles est un maître lexicographe et nous... ce que vous voudrez.

Or, ne vous plaignez point ; si les trois précédentes explications ne valent pas cher pour vous, nous ne les avons pas payées à un prix fou.

Pour les digérer vous avez baillé trois fois, pour vous les préparer... savez-vous que le métier de copiste a ses petits avantages ?

A présent sonne le quart d'heure de Rabelais !

Pauvres abonnés, je vous plains ; disloquez-vous la mâchoire ; gobez des mouches, des moustiques ; gorgez-vous de maringouins ; (après tout, je vous permets d'étendre les bras, de fermer les lèvres et les yeux et de rêver aux tribulations de Jérôme Patarot)... car je vais vous parler du frelon-homme, ou du frelon fait homme, au choix.

Adieu, Bescherelles, Landais, Cuvier, Linné ! adieu, gens de grammaire et de science !

Montaigne, Labruyère, Molière, illustres badigeonneurs de la société, votre crépis est imparfait. Sans doute on vous doit de la reconnaissance, sans doute on vous comble de louanges, sans doute vous vous êtes moqué de vous avec esprit, mais dans vos essais, dans vos caractères, dans vos tableaux, vous enfin, sans mon profond respect pour les défunts !..... Suffit !

Dans le lobe gauche du cerveau sêlé d'un homme de lettre quelconque, Page non numérotée, Colonne indélinie, Lettres à soumettre à l'Académie, je remarque :

“ FRELON-HOMME OU HOMME-FRELON. s. m. (de l'inconnu *frelon*, frelon, et du latin *homo*, le terrestre ; de *humus*, la terre). Animal déraisonnable, formé d'un corps sans âme, irréligieux, immoral, insocial, bestial, sans instinct, sans raison, n'ayant pas l'idée et la conscience d'un être supérieur, de l'immortalité, du bien, mais pratiquant le mal par stupidité. Sous le rapport de la place qu'il occupe dans la nature, le frelon-homme est de la

classe des embêtants, et de l'ordre des bipèdes. Seul, parmi les embêtants, il ne sait jamais quelle position tenir. Il transmet son béotisme par tous les signes et sons imaginables, et habite tous les ateliers et cabinets d'artiste. Son espèce est indivise.

« Certain poète incompris a dit :

« Mais la nature encor semblait attendre un traître,
 « Doué de la bêtise, un sot digne de l'être ;
 « L'homme-frelon naquit, soit qu'un être malin
 « L'eût animé d'un souffle émané de son sein ;
 « Soit que la terre encor d'amertume rongée,
 « Des ombres du chaos à peine dégagée,
 « Eût imprégné de vie un limon imparfait,
 « Et qu'alors un démon ennemi de Japhet,
 « A l'instar de Satan, le damnateur du monde,
 « Eût pétri sous ses doigts cette poussière immonde.
 « Par le feu du génie un artiste éclairé,
 « Elève vers le ciel son regard inspiré,
 « L'homme-frelon debout, la tête renversée,
 « Partout porte son œil, sans trouver de pensée,
 « Le limon avili, changeant ses hauts desseins,
 « Reçut ainsi les traits du dernier des humains. »

(ANONYME.)

Règle générale.—L'homme-frelon n'a pas d'âge, c'est-à-dire, pardon, il oscille entre dix-huit printemps et soixante-dix hivers (style régence). Vingt-quatre heures d'ennui par jour, tel est son labeur quotidien. Les douze travaux d'Hercule, le supplice de Sisyphe nous semblent préférables.

Signalement.—L'homme-frelon est plutôt gras que maigre. D'ordinaire, il suce un cigare entre les labiales, porte un rotin sous le bras, et brille par le nœud de cravate.

Psychologie.—Problème.

Physiologie.—L'homme-frelon a ou n'a pas de rentes. Il vit au détriment du prochain : tantôt comme commensal de sa bourse, tantôt comme commensal de son talent, toujours comme parasite. Pour le peintre il équivaut à une palette brisée ; pour le sculpteur à un ciseau émoussé ; pour le musicien à un instrument discord ; pour l'écrivain à une idée perdue.

Pour tous, il équivaut à un cauchemar.

Entre la peste et l'homme-frelon je n'hésiterais pas. On guérit parfois de l'une, jamais de l'autre. D'ailleurs la peste tue rapidement, l'homme-frelon torture lentement.

Je ne lui connais qu'une qualité, c'est d'être immuable dans la bonne opinion qu'il a de lui-même.

L'homme-frelon se présente toujours chez vous au moment où vous vous sentez prêt à enfanter un chef-d'œuvre.

—Ah ! comment vous portez-vous, mon bon ami ?

—Très bien, merci, mais....

—Travaillez, travaillez, très cher, que je ne vous dérange pas. A quoi vous occupez-vous ?

—Un ouvrage....

—Oh ! je sais, je sais. A propos vous avez été informé de la fameuse nouvelle ?

—Je vous en prie, je suis pressé....

—Faites, faites ! pardieu, on ne se gêne pas avec moi. Nous allons, ce soir à la campagne, serez-vous des nôtres ? Vous vous souvenez....

—De grâce....

—Oui, oui, je vous quitte à l'instant. Je ne me pardonnerais jamais de vous avoir troublé. Eh ! mais, dites donc, il court un joli bruit en ville !

—Pardonnez-moi, mais....

—Quel piocheur vous faites ! L'inspiration vient donc, hein ? Ah ! nous allons accoucher de quelque chose de soigné, j'espère ! Ne boudez pas, je file, *illico*. N'oubliez pas surtout que nous avons une partie pour ce soir ? Le temps est superbe !

Ce dialogue à bâtons rompus peut se prolonger durant six heures et plus. L'homme-frelon n'est pas chiche de ses paroles, croyez-moi.

Si, à bout de patience, vous le chassez, le lendemain il criera aux quatre vents que vous êtes un mal appris, un grossier personnage, un manant.

Que même vous ne répondiez pas à ses sottises, et il vous accusera d'impolitesse, d'incivilité, etc., ce qui ne l'empêchera point de revenir deux jours après vous corner des balivernes aux oreilles.

L'homme-frelon dévore annuellement la moitié des artistes.

Dans une société bien organisée, l'homme-frelon serait passible des derniers supplices.

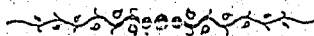
A l'homme-frelon, je ne connais qu'un supérieur, c'est la femme-frelon !

S'il était d'usage que les femmes courussent de-ci de-là comme le font les hommes, je me hâterais d'échanger mon emploi de feuilletoniste contre celui de volaille en broche.

H. E. C.

N. B.—Hélas ! j'écrivais entre deux hommes-frelons ! et voici venir une femme-frelon !

Quoi de plus éloquent que certains visiteurs !



PEKIN. (*)

DESCRIPTION ASTRONOMIQUE, GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, TOPOGRAPHIQUE.

I.

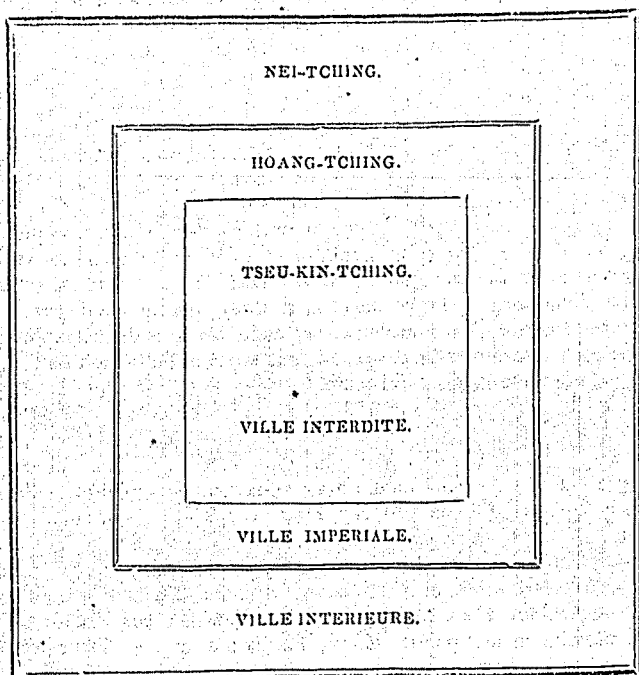
Pékin, capitale de l'empire Chinois, Pékin la plus grande métropole du monde, est située par les 39° 42' 15" latitude nord, et sa longitude est à 114° est du méridien de Paris. Elle fait partie de la province de *Pé-tchi-li*. Les uns disent qu'elle est à 28, les autres à 40 lieues au sud de la grande muraille. Quoiqu'il en soit, sa position n'est point centrale. Le périmètre de cette ville, si peu connue, si digne de l'être, embrasse, sans compter ses douze faubourgs, un carré long de cinq milles. On estime qu'elle dépasse Londres d'à peu près moitié. Il serait difficile de préciser le chiffre de sa population. Macartney prétend qu'il s'élève à 2,000,000 d'habitants; le père Goubil partage cette opinion, mais quelques missionnaires avancent qu'elle a plus de 3,000,000 d'âmes. Malgré l'incertitude des données, l'auteur d'un *Million de faits* a dû se tromper grossièrement en assurant que Pékin ne contenait pas plus de 130,000 habitants. A trois lieues à l'ouest de la cité se dresse une chaîne de hautes montagnes qui se prolongent vers le sud-ouest. De ces montagnes sortent plusieurs petites rivières qui arrosent la plaine environnante et alimentent Pékin. L'une d'elles pénètre dans la résidence impériale et, grâce à des travaux artistiques, forme l'un de ses plus beaux ornements.

(*) La plupart des matériaux qui composent cet article ont été empruntés à un excellent travail sur la Chine, par M. G. Pauthier.

Pékin, en Chinois (*Tchoun-tian*) est aussi souvent appelée *Chun-hien-fou*, "ville du premier ordre obéissant au ciel." Son origine se perd dans la nuit des temps. En 1225, elle devint la capitale de l'empire sous la dynastie de Kin. Depuis cette époque mémorable, malgré l'immobilisme ordinaire des asiatiques, Pékin a crû dans des proportions considérables. Aujourd'hui, elle se divise en deux parties distinctes : l'une est la Ville intérieure (*Nei-tching*), l'autre la Ville extérieure (*Wai-tching*). La première contient de plus une autre ville entourée de murailles, nommée Ville Impériale (*Houng-tching*), au centre de laquelle se trouve encore une troisième ville, ceinte de murs, nommée Ville interdite (*Tseu-kin-tching*).

Les murs de la Ville intérieure, désignée aussi sous le nom de Ville de la cour (*King-tching*), forment presque un carré parfait et ont quatre lieues de circonférence ; ceux de la Ville Impériale environ deux lieues, et ceux de la Ville interdite à peu près une.

Pour que le lecteur puisse se faire une idée plus exacte des lieux que nous voulons décrire, voici un tableau des diverses enceintes de Pékin proprement dit :



II.

ASPECT GÉNÉRAL.

L'aspect extérieur de Pékin est formidable, disent les auteurs de la grande *Géographie impériale* ; son territoire est très étendu ; la vaste mer l'entoure à l'orient ; une grande chaîne de montagnes (*Tai-hang*) forme sa limite occidentale ; les nombreux défilés fortifiés des Pics joyeux (*Wi-foung*) protègent sa frontière du nord ; au midi il s'appuie sur le sol de l'empire et se trouve entouré de toutes parts comme une ceinture.

Pékin est situé au milieu d'une vaste plaine sablonneuse et fangeuse en plusieurs endroits. Les temples qui se trouvent hors de ses murs, par leur immensité ; les monastères, par leur magnificence ; les cimetières des grands, par leur exposition pittoresque, offriraient d'admirables points de vue, sans l'usage qu'ont les Chinois d'ensevelir leurs édifices dans les enclos de leurs cours, ce qui détruit la majesté extérieure des lieux les plus dignes d'admiration. Les campagnes environnantes, couvertes de moissons en

été; présentent dans leur inégalité montueuse, des paysages variés dont l'effet plaît à l'œil; mais en hiver elles sont défigurées par les ravins, par les excavations, par les collines. La ville elle-même, du haut des monts qui la dominent, apparaît comme si elle était au milieu d'une épaisse forêt; cet effet est produit par la disposition oblique des bouquets de bois attenants aux différents cimetières, puis des arbres plantés en avenue près des couvents et de l'enceinte de la ville. Lorsque le voyageur approche de la capitale du côté du nord, la hauteur des murailles arrête son regard impatient. Les formes extraordinaires et gigantesques des tours surprennent par leur nouveauté; mais dès qu'on a pénétré dans l'intérieur de Pékin, l'étonnement absorbe tout sentiment. On n'aperçoit point de ces beaux, de ces superbes édifices et de ces rues régulières qui font l'ornement principal des capitales des États de l'Europe. Au lieu de rues, se découvrent de longues files de marchandises étalées; au lieu d'hôtels et de palais, un mélange de boutiques, d'auberges et de couvents. On rencontre rarement même dans les rues de premier ordre quelques palais ou quelques cours de justice. Les bâtiments de cette espèce, de même que les maisons des habitants, sont dans de petites rues, dans d'étroits passages. A la vérité les principales rues et même le plus grand nombre des rues communes sont assez larges et assez droites, mais dans quelques endroits les maisons sont mal alignées et délabrées; ailleurs se trouvent des puits au milieu même des rues, qui sont en outre bordés d'égouts infects. En général, l'inégalité, le mauvais entretien des rues, ou plutôt des sentiers qu'on est obligé de suivre dans les rues, est un juste sujet de blâme contre la police chinoise; et l'insupportable puanteur d'urine qui sort des trous pratiqués dans les petites rues, presque à chaque recoin, est une chose qui implique contradiction lorsqu'on songe à l'extrême délicatesse des Chinois sur les autres objets. Mais comme la partie antérieure de chaque boutique ou magasin est disposée d'une façon particulière et avec des ornements variés selon la nature des marchandises qu'on y vend, cette diversité de constructions, embellies par le cinabre, le bleu de montagne, le vernis et la dorure, comme aussi par l'arrangement symétrique et remarquable des marchandises, enfin les arcs de triomphe qui décorent les places publiques, ces choses-là, dis-je, attirent souvent l'attention de l'étranger et lui font oublier les désagréments dont j'ai parlé.

Parmi les plus beaux endroits qui puissent s'offrir aux regards du public, on cite le lac *Thai-i-tchi*, avec l'île de marbre et les sommets ravissants du mont *King-chum*, ainsi que la magnifique entrée qui se trouve au sud; mais l'accès de ces endroits est interdit. Il n'y a autour de Pékin aucune rivière navigable et qui mérite d'être nommée. Un petit canal, honoré du nom de rivière, traverse la ville, et encore les eaux qu'il apporte ne sont-elles destinées qu'à alimenter les étangs et les canaux du palais. Les habitants du moins ont de l'eau à discrétion, mais, en général, cette eau, dans l'intérieur de la ville, se trouve être salée, et il faut envoyer au-delà des barrières pour se procurer de l'eau douce et potable. Les puits qu'on trouve au-delà des barrières du nord donnent une eau parfaite en tout point. Ainsi, Pékin n'a qu'à se louer des avantages de son emplacement et des proportions colossales de ses murailles; mais, d'autre part, cette ville ne reçoit que par le sud-est toute sa subsistance; le canal de transport (*Yun-ho*), par où arrivent dans Pékin les vivres et les combustibles, se dessèche quelque fois à la suite des grandes chaleurs; et dans les temps de discordes civiles, il est facile d'en fermer le passage. Cette dernière circonstance qui met cette capitale pour ainsi dire à la merci de la force extérieure, fut une des principales causes de la chute de la dynastie *Youan* ou mongole, et contribuera probablement beaucoup à la chute de la dynastie actuelle de *Mian-ning*, car la révolution chinoise commencée l'année dernière s'est portée sur Pékin et en a entrepris le siège.

Après avoir décrit l'aspect général de Pékin et de son territoire, il nous reste à jeter un coup d'œil sur la distribution intérieure de cette capitale de l'empire. L'organisation militaire y est divisée en huit bannières ou corps d'armée, qui sont tous répartis dans la ville pour la défense du palais impérial. La bannière jaune occupe un quartier situé entre la *Porte de la victoire vertueuse* et la *Porte de la grande perfection*, dans la Ville intérieure; la bannière jaune à bordures occupe le quartier oriental de la Ville intérieure. La bannière blanche occupe le quartier oriental de la Ville intérieure entre le

mur d'enceinte et la *Porte du soleil levant* ; une autre *bannière blanche à bordures* occupe le quartier occidental de la Ville intérieure, et la *bannière rouge avec bordures*, le quartier sud-ouest. La *bannière bleue* occupe le quartier central de la partie ouest de la Ville extérieure ; la *bannière bleue avec bordures* est située près de la *Porte de la guerre proclamée (Nouan-women)*.

III.

LA VILLE EXTERIEURE (*Wai-tching*).

Cette ville n'est à proprement parler que le faubourg méridional de Pékin. Une haute muraille l'environne. On peut la considérer comme l'entrepôt du commerce de la capitale. Les marchands y abondent, les étrangers s'y arrêtent. Les militaires, aussi bien que les employés appartenant à des familles militaires, n'ont pas le droit d'y demeurer ni même d'y passer la nuit.

La Ville intérieure est généralement regardée comme le quartier le plus agréable de Pékin. Les règlements militaires, si rigoureux dans les autres parties de la métropole, se font sentir avec moins de sévérité. Les théâtres, gymnases et autres lieux d'amusement y sont concentrés. Elle renferme plusieurs monuments et objets remarquables, entr'autres *Thian-Tan* Autel ou Temple du ciel. Il fut construit en 1420 et contient dans son enceinte *Youan-Kicou* la colline ronde. C'est ainsi que l'on nomme l'Autel même du ciel. Cet autel est de forme ronde pour mieux représenter la forme apparente du ciel ; la façade tournée au sud. Il consiste en trois étages placés pyramidale-ment l'un sur l'autre ; l'étage supérieur a 59 pieds de diamètre et 9 de hauteur ; le second, 90 de diamètre ; l'étage inférieur servant de soubassement aux deux autres a 120 pieds de diamètre et 9 pieds 1 pouce de hauteur ainsi que le second. Chaque étage a un escalier à quatre rampes de 9 degrés, en marbre blanc. L'étage supérieur a 72 balustres de marbre blanc, le moyen étage 108, l'étage inférieur 180, formant en tout 300, nombre égal à celui des degrés de la sphère du ciel. Le mur d'enceinte intérieur est de forme circulaire : il a 1,064 pieds de circonférence, 5 pieds et 9 pouces de hauteur. Il y a dans ce mur d'enceinte intérieur quatre portes, dont chacune a six colonnes formant trois passages, c'est-à-dire que chaque porte en a deux plus petites de chaque côté. Les colonnes et l'architrave sont en marbre blanc, les panneaux des portes sont en bois teint de cinabre. Derrière ce mur, au sud-ouest, se trouve un foyer servant aux sacrifices ; il a 9 pieds de haut et 7 de tour : il est pavé de carreaux vernissés. Il n'y a qu'une seule fosse aux victimes. A droite et à gauche de la porte située au sud-est se trouvent quantité de vases destinés à brûler des parfums.

En dehors de la porte septentrionale est situé :

Le Temple du Ciel (*Hoang-kiang-aja*) dont la façade est tournée au sud. Il a aussi une forme ronde pour figurer le ciel. Il est formé de huit colonnes disposées circulairement et surmontées d'un toit rond sur lequel s'élève une boule d'or. La richesse de cet édifice surpasse l'imagination.

On voit aussi à peu de distance le Temple des propitiations pour les céréales ; le Temple du ciel très sublime, l'Autel de la terre, le monastère *Fa-youan-ssé*, l'Autel élevé en l'honneur du premier agriculteur, l'Autel érigé aux Esprits du Ciel et de la Terre, etc.

La Ville extérieure ne se trouve pas dans la figure tracée plus haut, car elle n'est guère, comme nous l'avons dit, qu'un faubourg de Pékin. Maintenant nous allons pénétrer dans la cité impériale même.

IV.

VILLE INTERIEURE OU PROPREMENT DITE (*Nei-tching*).

Cette partie de Pékin est la ville proprement dite. Elle renferme trois cent quatre-vingt-quatre grandes rues et vingt-neuf petites. Les grandes rues ont généralement vingt-quatre pas de largeur et les petites douze. Cette ville, qui présente la forme d'un carré régulier, comme presque toutes les villes chinoises, est entourée d'une enceinte

continue, construite en briques dites de ville, et composée de deux murs parallèles en talus, dont l'intervalle est rempli par de la terre glaise comprimée. Du côté extérieur, cette muraille a des côtés saillants, distants l'un de l'autre d'une portée de fusil. Les bastions sont quadrangulaires; ils ont environ soixante pieds de diamètre et s'élèvent à la même hauteur que le mur. Sur la plate-forme de chaque bastion sont des corps de garde pour les sentinelles. Les portes de la ville ne sont autre chose qu'un passage voûté percé dans l'épaisseur de la muraille. Les panneaux de ces portes sont recouverts de madriers épais doublés à l'intérieur de plaques de fer. Au-dessus des portes, sur la muraille, on a construit des tours, qui consistent en un édifice ayant la forme d'un parallélogramme à deux ou à trois étages, avec un toit double ou triple. L'aspect du dehors et la forme extérieure de ces tours sont complètement en harmonie avec les règles chinoises dans la construction des autres bâtiments. Les portes du côté extérieur sont entourées d'un petit fort semi-circulaire, qui a la même hauteur que les murailles. Les tours qui s'élèvent sur ce fort ont, de trois côtés, plusieurs étages d'embrasures pour des bouches à feu. Il existe des tours semblables aux angles des murs de la ville, mais sans porte inférieure; ces dernières ont, sur le toit, un enfoncement, dans lequel on allume soit un fanal, soit des feux servant de signaux.

La ville intérieure renferme plusieurs lieux et monuments remarquables. Nous citerons: 1°. La grande place pavée de briques, entourée d'une palissade en pierre, et bordée de fort belles boutiques; 2°. La cour de la Régence des princes; 3°. La Cour des comptes et des offices; 4°. Le Ministère des finances; 5°. Le Ministère des rites; 6°. Le Ministère de la guerre; 7°. Le Ministère des travaux publics; 8°. Le Tribunal astronomique; 9°. L'Académie de médecine; enfin une quantité considérable d'hôtels pour les étrangers.

Passons à présent à *Hoang-tching*, la Ville impériale.

V.

LA VILLE IMPERIALE (*Hoang-tching*).

Cette ville se trouve renfermée dans la Ville intérieure, et environne de toutes parts la ville précédemment décrite. Elle a dix-huit *li* de circonférence, ou 32,250 pieds chinois (*). Ses murs ont dix-huit pieds de hauteur, six et demi de largeur à la base, et cinq pieds deux pouces à la partie supérieure. Ils sont construits avec des briques de ville, maçonnés à bain de mortier et teints en rouge; de là vient que les Russes la nomment quelquefois la *Ville rouge*; les toits sont couverts de tuiles jaunes.

La Ville impériale a huit portes dont une à l'est, une à l'ouest, et une au nord; les cinq autres sont du côté du sud, dont trois grandes et deux petites. La porte placée le plus directement au sud se nomme la Porte de la grande pureté (*Tai-thsing-men*) comme la dynastie régnante; celle opposée à la première, et tournée directement au nord, se nomme Porte du repos céleste (*Thian-an-men*) Cette dernière a sur ses côtés deux portes latérales, savoir, à l'est, la Porte de droite du long repos (*Tchang-an-tso-men*), et à l'ouest, la Porte de gauche du long repos (*Tchang-an-yeou-men*). Il y a encore plusieurs autres portes que nous ne mentionnerons pas ici.

Cette ville a été construite spécialement pour loger les nombreux serviteurs et employés de la cour. C'est ce qui a valu à cette vaste division de Pékin le nom de Ville impériale. Néanmoins, une grande partie de cette ville est peuplée aujourd'hui de Chinois qui y ont formé de nombreux établissements de commerce. Elle est divisée en deux arrondissements: la partie orientale et la partie occidentale.

Parmi ses curiosités, nous citerons:

(*Tai-miao*.) Le Grand temple si remarquable est dédié aux ancêtres de la famille régnante. Il est couvert de tuiles jaunes et entouré d'une haute muraille. Il a trois grandes portes dans sa partie intérieure, et deux autres du côté de la façade. Les portes de l'intérieur, construites sous des soubassements élevés, ont cinq entre-colonnements avec un double toit. Toutes les colonnes y sont de bois d'ai-

(*) *Tu-thsing-i-thoung-tchi*, K. I. folio 2.

gle (*aquilca arbor*) : l'escalier a trois rampes, bordées chacune d'une balustrade en marbre ; celui qui est tourné directement au sud et les deux escaliers latéraux ont chacun cinq rampes. La première compte quatre marches, la seconde cinq, et la troisième onze ; les rampes latérales neuf.

A la fin de l'année, au jour du grand sacrifice, les deux plus âgés d'entre les princes, en accompagnant ceux de la maison impériale, offrent dans ce temple le sacrifice prescrit devant les tablettes sacrées des ancêtres des empereurs et des impératrices, c'est-à-dire, au père, à l'aïeul et au bisaïeul de l'empereur régnant. Au temps des oblations qui se font pour les quatre saisons de l'année, on ne rend les honneurs que dans le palais du milieu. Les souverains maîtres (c'est ainsi que l'on nomme les tablettes portant les noms des ancêtres décédés) des ancêtres exclus du grand temple n'ont aucune part aux oblations.

Le palais du milieu a neuf entre-colonnements comme le palais de devant. La salle en est commune pour tous les souverains, et, cependant, on a établi entre eux des divisions suivant lesquelles ils sont séparés. On trouve à part les empereurs et impératrices, ancêtres plus anciens que le bisaïeul. Les saintes tablettes sont tournées vers le midi.

Quant au palais de derrière, il est construit sur le modèle de celui du milieu ; les portraits des ancêtres exclus y sont également tournés la face au sud. Devant la salle antérieure, et sur les côtés, s'étendent deux ailes ou pavillons de quinze entre-colonnements de longueur. Dans l'aile orientale, on sacrifie aux princes, et dans le pavillon occidental, aux grands qui ont bien mérité de l'empereur. Devant chacune de ces ailes est un trépied où l'on brûle des parfums. A droite et à gauche des salles sont encore deux pavillons ayant neuf entre-colonnements ; ces pavillons servent au dépôt des vases sacrés. Aux deux côtés de la principale porte se trouvent deux puits couverts, l'un à l'est, l'autre à l'ouest ; au delà de ces puits, cinq ponts de pierre, au sud desquels sont, du côté de l'est, le bâtiment contenant les ustensiles sacrificatoires, et du côté de l'ouest, celui où l'on prépare les victimes. Au sud-est des portes du grand temple est le lieu où l'on égorge les victimes, et un puits couvert. La muraille extérieure du grand temple a un développement de deux mille neuf cent dix-sept pieds chinois (environ 972 mètres.)

(*Che-tsi-than.*) Autel où l'on adore les esprits *Che* et *Tsi*, situé à l'ouest de la Porte des princes (*Touan-men*). Il y a là un autel quadrangulaire, dont le devant regarde le nord ; il présente deux carrés l'un sur l'autre, ayant chacun cinq pieds de haut. La partie supérieure a cinquante pieds et la partie inférieure cinquante trois pieds de diamètre. Les perrons ont quatre rampes, chacune de quatre marches, le tout en marbre blanc. Le pavé de l'autel est formé de terres battues de cinq couleurs représentant symboliquement les cinq contrées du monde (*). La muraille formant l'enceinte intérieure a sept cent soixante-quatre pieds de circonférence, quatre pieds de haut et deux de large. Elle est revêtue de briques vernissées de quatre couleurs, dont chacune répond à une couleur d'une contrée ; et le dessus est également couvert de tuiles de quatre couleurs. Le mur d'enceinte a quatre portes avec deux colonnes chacune. Ces colonnes, les linteaux et les seuils, sont de marbre blanc ; les battants sont en bois et peints avec du cinabre. Au nord-ouest de cette muraille intérieure sont deux fossés pour brûler les victimes. Derrière l'autel, au nord, est un temple où l'on va faire ses adorations. Les principales portes intérieures ont chacune cinq entre-colonnements ; elles sont couvertes de tuiles jaunes ; la porte de la façade et celle qui lui est opposée ont un perron à trois rampes. Au sud-ouest de la muraille intérieure se trouvent le conservatoire et la cuisine sacrificatoire, chacun de cinq entre-colonnements, et un puits. La muraille qui environne tout cela a deux mille six cent quatre-vingt-quatre pieds de tour ; elle est teinte en rouge et couverte de tuiles jaunes. Elle a trois portes

(*) L'an 1809 avant J. C., la dynastie des *Tcheou* fit ériger dans la capitale un temple en l'honneur de deux illustres personnages *Che* et *Tsi*. L'enceinte de ce temple était couverte, du côté de l'ouest, d'une terre verdâtre ; au sud, de terre rouge ; à l'ouest, de terre blanche ; au nord, de terre noire, et le centre était couvert de terre jaune. Cet usage est resté en vigueur jusqu'aujourd'hui, comme propriété spéciale du temple dédié aux esprits *Che* et *Tsi*.

au nord, une à l'est, une à l'ouest et une au sud. Hors de la porte occidentale est l'endroit où l'on tue les victimes, et un puits. En dehors de la porte du nord, à l'angle nord-ouest, est une grande porte avec ses deux entrées latérales. Ce temple fut fondé en 1410 de notre ère, et restauré en 1656.

(*Tsiao-youan.*) Jardin des bananiers sur la rive orientale du lac moyen au nord, près du pont de marbre. Il ne reste plus de ce jardin que la partie inférieure. Cet endroit est couvert d'arbres fruitiers et d'arbustes odoriférants. Parmi les bâtiments qui l'environnent on remarque un pavillon qui passe pour l'une des huit beautés de la capitale, et qui se nomme le *pavillon du petit vent d'automne*. Ce pavillon ou plutôt les quatre parties dont il se compose sont entourées d'eau, tant en dedans qu'en dehors. En été la surface de ces eaux est couverte comme d'un tapis de nénuphar et de châtaigniers d'eau. Quelquefois l'empereur dans ses moments de loisir vient s'y promener en bateau, et en hiver il s'y rend pour voir patiner les soldats, qu'il récompense selon le degré d'habileté qu'ils ont déployée. Il y a même en hiver un jour désigné pour cet exercice (*).

VI.

LA VILLE ROUGE INTERDITE (*Tseu-kin-tching*).

Cette partie intérieure de Pékin, essentiellement destinée à la résidence de l'empereur et de sa cour, a quatre portes, une de chaque côté de son enceinte carrée. A voir la distribution intérieure de cette enceinte fortifiée, la beauté, la grandeur et le nombre des édifices, symétriquement isolés qu'elle renferme, on la prendrait pour une ville de palais construite par la baguette magique d'une fée enchantresse. On ne trouverait pas dans aucune ville du monde, un ensemble aussi vaste, aussi imposant, aussi merveilleux d'édifices royaux et d'un aspect aussi pittoresque.

Toute la partie extérieure est entourée d'un large canal, dont les bords sont relevés,

(*) Voici comment M. Deguignes fils raconte la scène de l'exercice du patin dont il fut témoin :
 " Ramenés dans le jardin où était l'empereur, nous y trouvâmes beaucoup de personnes, mais toutes appartenant au palais. Les rangs étaient confondus ; mandarins, coulis, esclaves, tous se poussaient à l'enlèvement pour nous considérer. Nous vîmes pour la première fois des Chinois patiner ; ils s'en acquittent fort bien ; mais leurs patins ne valent pas ceux d'Europe, et le fer étant trop en dessous du talon, ils ont de la peine à s'arrêter. La forme et la monture du patin est à peu près la même que la nôtre, excepté que le fer se relève carrément à l'avant. L'épaisseur du fer est d'une ligne, et la largeur, de six à sept ; il est mal trempé. On attache fortement ces patins au pied et à la jambe avec des rubans : ce sont les Russes qui les ont introduits il y a environ cent ans. Les soldats de l'empereur peuvent seuls patiner ; nous n'avons jamais vu d'autres Chinois le faire.

" Nos mandarins, sachant que les Hollandais savaient patiner, invitèrent l'ambassadeur à le faire ; il s'en excusa ; M. Van-Braam le jeune et Dozy seulement coururent pendant quelque temps sur la glace.

" Durant ce spectacle, nous étions entourés des principaux seigneurs de la cour, assis sur des traîneaux, ou plutôt sur des civières couvertes de peaux ; l'un d'eux était jeune et fort bien de figure ; des mandarins à boutons bleu clair et à plumes de paon s'empressaient autour de lui et dirigeaient même son traîneau ; mais trois coups de boîte ayant annoncé l'empereur, il se leva avec précipitation et se retira à pied.

" S. M. étant entrée dans un palanquin de couleur jaune, supporté par deux grands dragons dorés, on la fit avancer sur la glace. Plusieurs mandarins ayant le bouton rouge et la plume de paon l'entouraient sa chaise, et beaucoup d'autres se tenaient un peu en arrière sur les côtés. Ils avaient tous des habits de pelletterie, le poil tourné en dehors. Nous étions debout, comme tout le monde, ayant le chapeau sur la tête. On commença par jeter une grosse boule blanche garnie d'une poignée en bois, que des Chinois habillés de jaune reçurent pour se la jeter entre eux. Les patineurs s'avancèrent ensuite ; l'un d'eux, qui venait rapidement, ayant été retenu par un des assistants, ils tombèrent tous les deux, ainsi que tous ceux qui les suivaient."

Le second de l'ambassade hollandaise (qu'accompagnait M. Deguignes) donne plus de détails, dans la relation de son voyage (2 vol. in-4°, avec planches. Philadelphie, 1797), sur l'exercice décrit ci-dessus :

" Alors on vit venir, deux à deux, des soldats qui couraient en tenant un arc et une flèche, et qui, en passant par la porte, tiraient, l'un sur la boule de cuir et l'autre sur une espèce de chapeau de la même substance, qui était posé sur la glace, à une petite distance de la porte. Ils furent suivis par une troupe de jeunes garçons et d'enfants armés également d'un arc et d'une flèche, dont ils firent le même usage que les soldats. L'ordre accompagna cet exercice, et presque tous furent assez adroits pour toucher le but, quoiqu'en marchant très vite et en se dessinant comme les tireurs d'arc à l'euro-péenne. Les enfants surtout montrèrent une grande dextérité."

perpendiculairement en granit. Sur la rive opposée, située entre la forteresse et les eaux du canal, a été bâti de trois côtés, à l'exclusion du côté sud, un corps prolongé de bâtiments qui s'élève presque à la moitié de la hauteur du mur. Les terrasses, les glacis et les esplanades de la forteresse sont couverts d'une aire de briques dites briques de ville, tandis que le chemin qui conduit droit aux grandes salles est formé par de gros morceaux de pierre grise et blanche. L'intérieur de la ville sacrée se divise en trois parties : orientale, moyenne et occidentale. La partie moyenne occupe tout l'espace qui s'étend de la porte sud à la porte nord, et renferme un palais nommé Palais impérial, subdivisé en plusieurs vastes palais distincts, dont chacun a un nom et une destination particulière. Il règne une symétrie parfaite parmi les édifices grands et petits, soit dans les palais, soit dans les parties ou quartiers d'orient et d'occident, et, quant à la hauteur respective des bâtiments, on y remarque encore un plan harmonieux et régulier. Pour éviter les longueurs, nous diviserons chacune des trois parties de la Ville interdite en deux subdivisions : le nord et le sud. Le sud de la partie orientale renferme diverses chambres de justice et autres hôtels d'un genre analogue, le nord n'offre aux yeux que des palais pour l'héritier présomptif et pour le séjour passager de l'empereur, ainsi que des temples. Le sud de la partie occidentale renferme aussi les hôtels de différents ministères et autres administrations, parmi lesquels est celui de l'intendance de la cour avec tous les bâtiments qui en dépendent. Le nord de cette partie ne renferme que des bâtiments pour les femmes, ou des séraïls pour les plaisirs de l'empereur, puis des pavillons pour le séjour momentané qu'il lui plaît d'y faire, et enfin des temples. Les beaux édifices privés et publics sont en si grand nombre que nous renonçons au désir de les décrire tous. Nous nous bornerons à indiquer quelques uns des principaux :

Il y a trois Salles du trône ou *Tian* : celle de la Souveraine Concorde, *Tai-ho-tian* ; celle de la Moyenne Concorde, *Tchoung-ho-tian* ; et enfin celle de la Concorde Protectrice, *Pao-ho-tian*. A cette dernière nous consacrerons quelques lignes, empruntées au Hollandais Van Braam qui y fut reçu avec l'ambassadeur de sa nation :

“ A sept heures (du 20 janvier 1795), on nous a conduits vers les bâtiments impériaux par une porte comme toutes celles dont j'ai déjà parlé, et placée sur la même ligne. En dedans de cette porte nous avons trouvé une cour très spacieuse, pavée en pierres de taille et environnée de bâtiments, dont les principaux sont situés au midi et sur une élévation vers laquelle nous nous sommes dirigés par son centre, au moyen d'un escalier de quarante-cinq marches.

“ Cette hauteur de quarante-cinq marches est interrompue par une première terrasse de dix pieds de profondeur ; puis l'on trouve une seconde portion d'escalier que suit aussi une seconde terrasse de la même dimension. Ces deux terrasses forment des galeries au moyen d'une balustrade en pierre qui règne sur leur longueur, et dont les pilastres, placés à environ douze pieds d'intervalle, portent des figures de lions ou d'autres animaux. Ces deux terrasses placées ainsi l'une au-dessus de l'autre offrent, avec la balustrade qui les décore, un coup-d'œil très pittoresque.

“ L'escalier étant monté, nous nous sommes trouvés sur une surface entièrement pavée en pierres de taille, ayant au sud un escalier et des terrasses égales à celles que je viens de décrire. Sur la surface unie se trouvent placés trois édifices, dont deux, semblables entre eux, situés à l'est et à l'ouest, ont la forme d'un carré long et deux étages, tandis que le troisième forme au milieu un pavillon carré, dont le toit en pointe se termine par une boule dorée.

“ Ce pavillon correspond aux escaliers entre lesquels il est placé, et il a, selon le goût chinois, une galerie extérieure supportée de chaque côté par six colonnes.

“ Les deux grands bâtiments placés entre les deux escaliers, ont, au rez-de-chaussée, de larges salons ouverts, et au-devant desquels règnent des galeries où l'on arrive par des marches placées dans trois points différents. L'extrémité des toits de ces galeries est soutenue par dix fortes colonnes. Au reste, ces bâtiments sont construits, ornés, dorés, vernissés et couverts comme tous ceux dont j'ai déjà parlé. Le salon de l'est, appelé *Pau-au-tien* (*Pao-ho-tian*) était préparé pour l'audience et le déjeuner.

“ Au milieu de cette salle est le trône impérial, sur une plate-forme élevée de six pieds. On y arrive par trois gradins placés, l'un au milieu, et les deux autres sur

les côtés. La plate-forme, couverte d'un tapis, est bordée d'une balustrade qui est sculptée ainsi que le fauteuil impérial et la rampe dont chaque gradin est accompagné : toutes ces parties sont en outre entièrement dorées. Derrière le trône pendait une tapisserie jaune, et sur les côtés de la plate-forme on avait placé quelques vases remplis de fleurs naturelles, aux suaves émanations desquelles deux autres vases de métal, où brûlaient des parfums, mêlaient l'odeur du santal et d'autres substances asiatiques.

“ Les deux extrémités de la galerie, en dehors du salon, sont pavées entièrement avec des pierres d'une surface très polie. Là sont rangés les volumineux instruments de musique, tels que celui composé de seize petites cloches ; celui formé de seize pièces de métal, le grand tambour, et plusieurs instruments du même genre. Une riche dorure couvre tous les objets ainsi que les piédestaux qui les portent (*).”

La Bibliothèque impériale, *Wen-youan-ke*, est digne d'attention.

Ce bâtiment consiste en trois corps de logis de six entre-colonnements chacun, couverts de tuile d'un vert sombre. Devant la salle du trône se trouve une citerne carrée revêtue en pierres et traversée par un pont de pierre. L'eau y est amenée par le canal *Tu-ho*. On conserve dans cette salle du trône un exemplaire de la grande collection intitulée : *Livres complets des quatre magasins* : *Sse-khou-thsiouan-chou* (†), collection

(*) *Voyage en Chine*, vol. 1, p. 174-5.

(†) Cette collection, que l'empereur *Khian-loung* fit commencer en 1773, et qui, selon son expression, devait composer cent soixante mille volumes, n'est pas encore achevée. On continue à l'imprimer; nous avons eu un instant entre les mains le catalogue, en quatre volumes publiés à Pékin par ordre de l'empereur, des livres qui composeront cette collection. M. Neumann a donné, d'après le *Tu-thsing-ho-tien*, ou *Recueil des statuts administratifs de la dynastie régnante en Chine* (liv. LXXX, fos. 11-13), la liste suivante des livres qui composent déjà cette collection :

1° KING.

Ouvrages classiques ou regardés comme sacrés, avec tous les commentaires qui y sont relatifs.

	volumes.
Le Livre des changements (Y-king).....	1,743
Le Livre des Annales (Chou-king).....	650
Le Livre des Vers (Chi-king).....	941
Le Livre des Rites (Tcheou-li, I-li, Li-ki).....	2,168
Le Livre des Annales de Lou (le Printemps et l'Automne, Tchun-thsiou).....	1,801
Le Livre de la Piété filiale (Hiao-king).....	17
Table des matières, figures sur bois, etc.....	50

2° SSE-CHOU.

Les quatre livres de philosophie morale et politique.

La Grande Etude, l'Invariabilité dans le milieu, les Entretiens philosophiques, et Meng-tseu,	732
Ouvrages sur la Musique (Y).....	482
Livres scolastiques et élémentaires (Siao-hio).....	913

Ouvrages historiques.

Recueil des histoires de toutes les dynasties.....	3,661
Annales.....	2,066
Histoires générales.....	1,205
Histoires particulières.....	1,485
Histoires mêlées.....	273
Recueil des ordonnances et des décisions impériales.....	1,474
Biographies.....	949
Documents historiques.....	18
Notices des districts particuliers.....	389
Chronologie.....	29
Géographie et relations de voyages, descriptions de pays étrangers.....	4,765
Administration et gouvernement.....	392
Institutions politiques, lois, édits.....	3,785
Bibliographie et inscriptions.....	700
Critiques d'histoires particulières.....	382

Religion, philosophie et autres sciences.

Ecole de Confucius.....	1,694
Science militaire.....	153
Jurisprudence.....	94
Economie politique.....	195
Médecine.....	1,913

la plus vaste et la plus complète de livres qui ait jamais été entreprise en aucun pays du monde. C'est dans cet édifice qu'aujourd'hui, après l'interprétation des livres sacrés, l'empereur fait servir du thé aux interprètes.

Nous ne saurions mieux terminer cette esquisse que par une description du Versailles chinois.

VII.

PALAIS IMPÉRIAL OU JARDINS D'UNE CLARTÉ PARFAITE (*Youan-ming-youan*).

Ce palais, ou plutôt cette collection de palais, a déjà acquis une telle célébrité en Europe que nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une peinture un peu détaillée.

Les empereurs de la dynastie des *Ming*, dit un missionnaire français (*), avaient leurs parcs et leurs maisons de plaisance à une lieue et demie de la capitale, du côté du midi. L'endroit qu'ils avaient choisi était bien boisé, bien arrosé et bien aéré, pour y réunir tous les agréments de la campagne. Les princes de la dynastie présente n'en ont plus voulu, et ils ont fait choix, à l'ouest de Pékin, d'une plaine qui, étant au pied des montagnes, a un air plus pur et des eaux plus vives.

Ce fut l'empereur *Young-tching*, fils du célèbre *Klung-hi*, contemporain et émule de Louis XIV, qui a fait construire les Jardins d'une clarté parfaite (*Youan-ming-youan*) dans l'espace de vingt années. L'empereur chinois ne dut pas dépenser moins d'argent à cette création de fantaisie que Louis XIV à Versailles. Le frère Attiret, missionnaire jésuite, né à Dôle en Franche-Comté, et peintre en titre de l'empereur *Kien-loung*, en a donné, dans le recueil des *Lettres édifiantes* (†), une description très détaillée, dont nous extrayons les passages suivants :

“ On a élevé, dans le vaste terrain de ce parc, des montagnes hautes seulement de 20 jusqu'à 50 et 60 pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire, provenant des hautes montagnes qui dominent l'emplacement des jardins, arrosent le fond de ces vallons, et après s'être divisés vont se rejoindre en plusieurs endroits pour former des bassins, des étangs et des mers.

“ Les montagnes, les collines, leurs pentes sont couvertes d'arbres à fleurs, si communs à la Chine. Les canaux n'ont aucun alignement ; les pierres rustiques qui les bordent sont posées avec tant d'art qu'on dirait que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal s'élargit, tantôt il est resserré, ici il serpente : les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles, et chaque saison a les siennes.

“ Outre les canaux, il y a partout des chemins ou plutôt des sentiers qui sont pavés de petits cailloux et qui conduisent d'un vallon à l'autre, en prenant une route tortueuse, en s'approchant des canaux, puis s'éloignant d'eux.

“ Arrivé dans un vallon, on aperçoit les bâtiments. Toute la façade est en colonnes et en fenêtres ; la charpente dorée, peinte et vernissée ; les murailles de briques grises bien taillées, bien polies. Les toits sont couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, violettes, qui, par leur mélange et leur arrangement, font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée ; ils sont élevés de terre de 2, 4, 6 ou 8 pieds. On y monte par des rochers qui

Astronomie et arithmétique.....	643
Physique, physiognomonie, astrologie et autres arts magiques.....	412
Peintures, notes (de musique) imprimerie et danse.....	1,103
Sciences naturelles, diététique et ustensiles, en figures.....	363
Mélanges.....	9,200
Moindres écrits (<i>Siao chon</i>), comme histoires merveilleuses, etc.....	1,333
Écrits bouddhiques.....	12
Écrits de la secte de <i>Lao-tseu</i>	442
Poèmes de divers genres et toutes sortes de recueils littéraires.....	28,998

Total général..... 78,781

(*) Le P. Gerbillon, *lettres édifiantes*.

(†) *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 379 et suivantes, nouv. édit.

semblent être des degrés faits par la nature, et auxquels la main des hommes n'a pas travaillé. Rien n'a plus de rapport à ces palais de fées qu'on suppose au milieu des déserts, élevés sur un roc, dont l'avenue est raboteuse et va en serpentant.

“ Chaque vallon a sa maison de plaisance, petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs avec sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties en bois de cèdre qu'on amène de 500 lieues. L'étonnement s'accroît, quand on dira qu'il y a dans les différents vallons de cette vaste enceinte plus de deux cents de ces palais, sans compter autant de maisons pour les eunuques : car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, et leur logement est toujours à quelques pas de distance. Les bâtiments sont séparés entre eux par des canaux et des montagnes factices.

“ Les canaux sont coupés par des ponts de formes très variées et tels que nous les avons décrits. Les balustrades de quelques-uns de ces ponts sont en marbre blanc travaillé avec art, et sculpté en bas-relief ; plusieurs vont aussi en tournant et en serpentant.

“ On a dit que les canaux vont se décharger dans des bassins, des étangs, des mers. Il y a, en effet, un de ces bassins qui a près d'une demi-lieue de diamètre en tous sens.

“ Au milieu de ce grand lac s'élève, sur un rocher, un petit palais au point central, que l'architecte a choisi pour que l'œil découvre toutes les beautés de ce parc, lesquelles, dans le cours de la promenade, ne peuvent être vues que l'une après l'autre. Là, le spectacle est entièrement déployé, et la grande décoration se découvre ; on a l'aspect de toutes les montagnes qui s'y terminent, de tous les canaux qui y aboutissent, pour y porter ou recevoir leurs eaux, de tous les ponts qui sont à l'extrémité ou à l'embouchure des canaux, de tous les pavillons et arcs de triomphe qui ornent ces ponts, de tous les bosquets qui séparent ou couvrent les palais. L'effet que cet ensemble présente est admirable.

“ Les bords de cette grande étendue d'eau offrent une variété unique, à savoir : quais de pierres de taille où aboutissent des galeries et des chemins ; quais de rocailles construits en espèces de degrés ou belles terrasses, et de chaque côté un degré pour monter aux bâtiments qu'elles supportent ; puis d'autres terrasses supérieures avec d'autres corps de logis en amphithéâtre ; des bois d'arbres à fleurs ; plus loin, un bosquet d'arbres sauvages qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes ; enfin, des arbres de haute futaie, etc.

“ On parcourt les plus grandes pièces d'eau sur de magnifiques barques ; et telle de ces barques est souvent assez spacieuse pour tenir lieu d'une belle et grande maison.”

Lorsque l'empereur donne des fêtes, ces barques sont illuminées de même que les palais, les pavillons, les arcs de triomphe, les quais, les grottes, etc.

C'est dans ces jardins que le P. Benoist, autre missionnaire français, pour plaire à l'empereur alors régnant, déploya tous ses talents dans la science hydraulique. L'empereur *Kien-loung* avait fait construire un château de plaisance européen, sur les dessins et sous la direction du frère Castiglione, et il voulut en orner de jets d'eau l'intérieur et l'extérieur. L'exécution en fut confiée au P. Benoist qui, dès 1747, deux années après son arrivée de France à Pékin, se livra tout entier à ce soin. A force de travaux, de patience et d'obstacles vaincus, cet habile missionnaire parvint à faire exécuter, depuis 1750, la belle machine hydraulique du *Val Saint-Pierre* (c'est ainsi que les missionnaires français la nommèrent), à l'aide de laquelle il alimenta les fontaines, les cascades et les jets d'eau les plus variés, qui embellissent les environs de ce château de plaisance qu'on appelle le Versailles de la Chine.



(A M. Victor Baron.)



SUR LA PERTE DE SA COMPAGNE.



“ Elle était de ce monde où les plus belles choses,
“ Ont le pire destin...”

(MALHERBE.)

Sur cette sphère malheureuse
Ardue, hirsute et ténébreuse
Où le genre humain va pleurant,
A quoi pourrait la poésie
Mieux employer son ambroisie
Qu'à l'offrir à l'être souffrant ?

Permettez que ma main accorde
Ma lyre ; et que sur la corde,
Aux sons gravement langoureux,
Je tâche de vous faire entendre
Un chant consolateur et tendre,
Car votre malheur est affreux.

Baron ! vous aviez une amie,
Qui, sur vous, s'était endormie
Pendant longtemps... — hélas ! hélas !
Loin du pays, sur cette plage,
Elle vint à la fleur de l'âge...
Elle n'est plus ! — sonnons le glas !

Qu'elle était aimable et docile !
Que son commerce était facile !
Jamais un sourire moqueur !
Jamais, dans sa douce constance,
Elle ne fit de résistance
A reposer sur votre cœur.

Près de vous sa vie était dure.
Quand vous sortiez, sous la verdure
Vous la quittiez brutalement. —
Et, loin de votre couche blanche,
Elle alla souvent sur la planche
Dormir, sans se plaindre un moment.

Et pourtant avec quelle ivresse
 Aimait-elle, votre maîtresse !
 Pendant combien de longues nuits
 N'a-t-elle pas au sein des ombres,
 Dissipé de vos soucis sombres
 Et chassé de vos noirs ennuis !

Aussi brune qu'une Andalouse
 Jamais elle ne fut jalouse.
 Elle avait le cœur simple et doux.
 C'était une amante modèle ;
 Elle était soumise et fidèle ;
 Elle ne brûlait que pour vous.

Le matin, quand, dans votre couche,
 Vous l'attiriez à votre bouche,
 Ingénue, elle se pâmait.
 Car de chaleur elle était pleine !
 Au souffle de votre haleine,
 Aussitôt elle s'allumait.

Sa santé paraissait robuste,
 Quoique très mince fût son buste
 Et qu'il n'eût point d'appas trompeurs.—
 Vous n'aviez pas, en conscience,
 Besoin des soins de la science
 Pour faire cesser ses vapeurs.

Maintenant vous pleurez sur elle.—
 Pauvre amante suave et frêle !—
 Vous demeurez sombre et sans voix,
 Et votre douleur isolée
 Par elle n'est pas consolée
 Hélas ! pour la première fois !

Levez le front ! et chantez comme
 Job ! la souffrance éprouve l'homme.
 Certes ! le désastre est flagrant,
 Mais quand la tempête implacable
 Ami, vous cherche et vous accable,
 Ne vous sentez-vous pas plus grand ?

—Je sais bien qu'on ne s'attend guère
 Lorsque le sort vous fait la guerre,
 —Parmi ses plus rudes assauts, —
 A voir sa pipe culottée
 Dans son habit trop ballottée
 Se casser en quatre morceaux !...

VAN HOOVEN.

Paris, 16 Juin, 1854.

Monsieur le rédacteur,

La belle chose que la vapeur, quand elle vous emporte, par un ciel bleu, à quelques lieues de Paris ! D'agréable spectacle de voir dans la campagne cette foule de bourgeois, d'industriels et d'employés s'ébattre sur le vert gazon, danser sous une tente aux sous d'un piston criard, et faire la cour à quelque grosse paysanne fleurie de Pantin, de Montfermeil ou d'Asnières ! — Ah ! boire du lait qui n'ait pas reçu le baptême, manger de la crème qui ne comporte aucune parcelle de blanc d'Espagne, certes, voilà des appâts bien doux ! S'égarer sous les lilas de Romainville, marcher à pas lents dans le sentier du Tendre, avec un commis en nouveautés des *Deux-Magots*, n'y a-t-il pas là de quoi faire rêver toute la semaine une grisette de la rue Saint-Denis ! Et moi, moi-même, croyez-vous que je ne respire pas plus à l'aise, quand, sous un berceau de verdure formé par les grands chênes, je m'avance, silencieux, dans une allée solitaire ; de toutes parts le feuillage, la nature ; ou bien, si par quelque lucarne branchue je jette mes regards au loin, l'horizon seul me répond, le murmure du vent se mêle aux joyeuses roulades de Philomèle, et je puis écouter les voix du cœur !

Vous riez, sans doute, de m'entendre parler ainsi ; parce que vous êtes habitué aux charmes des forêts vierges, vous ne pouvez comprendre les plaintes d'un pauvre Parisien ! . . . Tant pis, j'ai le droit de raconter mes impressions, et je raconte. — Oui, avant-hier j'ai pris la voie ferrée, et je suis allé revoir la cité champêtre où s'écoula une partie de ma jeunesse, Saint-Germain-en-Laye, l'ancienne ville des rois, qui donna naissance à Louis XIV. — J'ai rêvé dans cette forêt qui passe pour une des plus belles du monde, et le berceau formé par les grands chênes n'est pas un mythe, car sous son dôme aérien, je me suis endormi ; en songe, j'ai vu passer les robes à volants des antiques marquises, les coiffures poudrées, les intrigues galantes ; à mon réveil, j'ai soulé cette place où se battit Jeanne-d'Arc, et visité le tombeau de ce roi d'Angleterre qui mourut dans l'exil. Saint-Germain est riche en souvenirs ; chaque partie de son château de briques, aujourd'hui pénitencier militaire, suffirait à l'imagination pour créer un roman. Mais, voyez un peu le drôle de contraste, au lieu de légers mousquetaires, il y a des fantassins et de la cavalerie, de la grosse ! au lieu de marquises, il y a des marchandes de gâteaux de Nanterre ; enfin, jugez de mon désespoir : après ma promenade dans la forêt, je rentre en ville pour dîner paisiblement, et je rencontre tout Paris, oui Monsieur, tout Paris se mêle d'aller à Saint-Germain, et avec quels costumes, grands dieux ! La redingote Marivaux, le pantalon archi-collant, le chapeau régale ou tuyau de poêle, les gants serins, etc., la mode infernale de nos jours, quoi ! Vite, rentrons à Paris, quand je courtise la campagne, je n'aime pas à lui trouver tant d'amants ! Croiriez-vous, pour dernière avançie, qu'à la gare on distribue des cartes de tailleurs de la rue Rambuteau ! . . . Ces cartes sont originales, ou plutôt très-bêtes ; dans un petit coin le nom du tailleur, puis sur toute l'étendue du papier, qui a près d'un décimètre carré, devant, derrière, à côté, le théâtre de la guerre d'Orient. Pouff !! (ceci représente un éclat de rire). Heureusement, le sifflet du mécanicien se fait entendre ; en une demi-heure nous brûlons six lieues ; les gens du progrès diront peut-être que ce n'est pas assez, mais qu'ils se rappellent les anciens *coucoux* qui mettaient six heures pour une demi-lieue, et s'ils ne sont pas contents, c'est qu'ils avaient du plaisir, autrefois, à écouter la voix glapi-sante d'un conducteur hennir à leurs oreilles : Encore un lapin, pour Seeaux ! . . . Enfin, je suis chez moi ; causez de nos affaires, ou plutôt résumons le mois, car il y a un mois que je ne vous ai écrit ; mais, l'homme propose et . . . le reste intéresse peu le lecteur. J'oubliais, toutefois, de vous apprendre que, dans mon rêve de la forêt, un enfant rose et blond, au carquois et aux ailes dorées, m'a remis un myosotis pour mes charmantes lectrices, et je le leur envoie de bon cœur.

Tout à l'heure, à propos de Saint-Germain, je rappelais presque le moyen-âge, cette fois nous y tombons en plein. — A l'Hippodrome, dont l'hémicycle a rouvert ses portes, j'ai, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu, une chasse au faucon. Cette chasse a été dignement terminée par un déluge, qui a produit sur les ailes de l'oiseau héraldique l'effet de la glû ; et est retombé sans même étouffer dans ses griffes le modeste pigeon qui devait lui servir de pâture. Petit pigeon, je suis heureux pour toi de l'aventure, car ils t'avaient mis un fil à la patte, les Iroquois ; quelle mine feriez-vous, M. Gérard, si l'on vous vissait les fers aux pieds, quand un lion rugit à vingt pas devant vous ? Bref, il a plu, et trois mille spectateurs dépourvus de riflards se sont sauvés comme si le faucon était à leurs trousses ; et comme aussi l'administration ne parle pas d'un nouvel essai, laissons-la dormir tranquille, d'autres destins nous appellent, *fata vocant*. — Quoi donc ! les roubles n'ont pas pris racine sur la terre durcie, sans calembour ; non, mademoiselle Rachel a ramené le char d'Hippolyte, et Phèdre a reparu triomphante ! Rendons grâce au ciel, nous pourrions frémir encore en entendant de beaux vers, et le Théâtre-Français, fier d'avoir pris Bressant au Gymnase, madame Lambquin, la meilleure diuène que je connaisse à la Gaîté, veut encore nous faire passer une saison des plus agréables. Quel bon goût vous avez, M. Arsène Houssoye, car vous nous distrairez, pendant les chaleurs, de tous ces enfants prodiges que l'on vante à toute volée, et qui... chut ! n'en disons pas de mal ; le petit Bousquet, à l'Ambigu, Céline Montaland, au Palais-Royal, sont vraiment de la force de quarante chevaux . . . non, non, quelle bêtise ! . . . A eux deux, ce gamin et cette gamine font douze ans, et ils excitent l'intérêt et la compassion de milliers de spectateurs. Quand je dis la compassion, je ne me trompe pas, car s'ils amusent toute une soirée, on se sent triste au baisser de la toile. Douze ans pour deux acteurs, quel abîme dans ce peu de jours qui séparent le néant de l'entrée dans la vie ! Si vous étiez ici, je vous dirais, allez les voir dans les *Contes de la Mère l'Oie*, dans la *Rose de Bohême*, mais vous êtes loin, les journaux vous rabâcheront leurs merveilles, et moi je vous le répète, c'est triste, bien triste, de faner des fleurs le matin même où elles éclosent, d'enlever toute illusion à un âge si mignon, tout goût pour l'étude de l'avenir par des louanges immodérées, et j'en suis certain, tuer la jeunesse par une exhibition à la rampe de deux moutards qui ne voient déjà plus rien au-dessus d'eux, et chantent et dansent comme la Tedesco et la Fanny-Cerrito en herbe. Bast ! qui vivra verra, amusons-nous toujours en attendant, donnons un bravo et ne nous occupons pas du reste.

Du Palais-Royal à l'église Saint-Eustache il n'y a qu'un pas ; vendredi dernier j'ai assisté à l'inauguration de l'Orgue qui remplace celui incendié en 1844. M. Lefebure-Wély, l'artiste célèbre de la Madeleine, avait refusé son concours à l'association des musiciens pour cette cérémonie, c'est M. Lemmens, l'organiste du roi des Belges qui l'a remplacé. On n'a pas perdu au change, M. Lemmens a révélé à Paris le plus beau talent dont on puisse se faire une idée ; la voûte sainte a frémi, tremblé sous de puissants et harmonieux accords, et Bataille, et Roger de l'Opéra, deux hommes qu'on trouve partout quand il y a une bonne action à faire, ont chanté avec âme les prières consacrées. L'orgue est admirable ; il possède trois cents et quelques tuyaux, c'est le plus complet que nous ayons de nos jours, puisse le feu l'épargner cette fois ! J'ai été obligé de partir avant la clôture de la fête, car on étouffait, littéralement parlant ; il y avait du monde jusque dans les combles, et les pauvres ne se sont pas plaint de la collecte que des dames charitables ont faite pour eux.

La musique bourdonnait dans ma tête, je me suis promené pour en diminuer l'effet ; —aux Tuileries, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a fait part de la nomination à l'Académie Française, de MM. de Sacy, rédacteur en chef des *Débats*, de Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, vous savez que M. Jules Janin (*Julius Janinus*) avait retiré sa candidature (*candidatura sua*) ; chez Michel Lévy, l'éditeur des bonnes choses, j'ai acheté un nouveau livre de P. J. Stahl (Heizel), intitulé *Bêtes et Gens*, et je me suis détecté à la lecture de cette œuvre ; depuis longtemps pareille aubaine ne m'était arrivée ; —Stahl est un esprit fin, dont la morale est railleuse, et il sait dire dans un style élégant les vérités les plus indigestes. Avis à ceux qui aiment à être flattés ; bien loin de se reconnaître dans *Bêtes et Gens*, ils remarqueront l'œil du voisin piqué d'une paille, et se sentiront pas la poutre dans le leur.

Je voudrais bien causer encore longuement, mais l'espace va me manquer. Nadar m'en voudra si je ne mentionne son PANTHÉON LITTÉRAIRE, qui a illustré bien des contemporains à peu près nuls, en les plaçant à côté des grands hommes. Les Chinois de la *Porte Saint-Martin* vont partir.—J'entends le compositeur me crier—assez ! et je termine par une histoire vraie.

Entre trois et quatre heures de l'après-midi, un coupé dont les stores étaient hermétiquement fermés, descendait au trot paisible de deux rossinantes le quai des Tuileries.

Ces coupés à stores baissés ont été nommés par le gamin de Paris : *train de plaisir* ; devinez pourquoi.

Tout à coup, un monsieur décoré et d'une magnifique prestance s'élança au devant des chevaux et ordonna au cocher d'arrêter. Celui-ci fouetta, et le véhicule prend le galop. Le monsieur suit de toute la longueur de ses jambes, mais bientôt perd du terrain.—Au Pont-Neuf, le cocher laisse souffler ses bêtes ; le monsieur profite de l'occasion et en quelques minutes rejoint la voiture. Même sommation au cocher, même départ au galop. Un camarade rencontre le légionnaire qui en deux mots lui confie ses soupçons :

Ma femme... et son amant .. ils sont là... —et de suite il reprend ses jambes à son cou ; et le camarade de rire aux éclats (on rit toujours de ces sortes de choses).

Au quai de la Tournelle, le monsieur, dans un désespoir suprême, rejoint la boîte fermée, et d'un vigoureux coup de poing brise une des glaces.—Un cri rauque se fait entendre, et les chevaux d'aller plus vite. Enfin !!! ... ils arrivent tous devant le Jardin des Plantes, tous ils s'arrêtent... Horreur ! le moment est venu, le crime doit être consommé, il ne reste plus qu'à instruire les tribunaux, pour la demande en séparation ! La portière s'ouvre, et le cocher qui avait tout compris, demande au bourgeois, en le narguant, s'il lui doit quelque chose pour la course. Les badauds s'amassent, et pendant ce temps un gardien de la ménagerie descend du coupé en tenant dans ses bras un singe de la plus belle espèce.—Honteux et confus, le monsieur jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.—La chronique n'ajoute en aucune façon s'il raconta l'histoire à sa chaste moitié.

TURPIN DE SANSAY.

UNE INSCRIPTION FUNÈBRE.

I.

Il était minuit ; je me retirai dans ma cabine, située à l'arrière du navire. Elle était, le jour, éclairée par trois sabords de retraites et renfermait quatre cadres.

Pour le reste, commodités et incommodités, elle avait tous les avantages ordinaires de ces cellules, qu'en terme de marine, nous avons baptisées cabines.

Avant de chercher le sommeil sur les trois planches doublées d'un coussin phthisique qui devaient me servir de lit, je m'allongeai, par mesure de précaution, sur le caisson placé sous les sabords.

Je voulais procéder du composé au simple ; habituer mon échine à l'insensibilité du sapin sec, afin qu'elle réchignât moins à la sensibilité équivoque du sapin semi-matellassé.

C'est une façon d'agir que je recommande aux sybarites obligés de subir les circonstances et aux partisans de l'homéopathie perfectionnée.

Une lampe vacillante s'essayait à combattre l'obscurité.

Le navire ondulait doucement sur les ondes calmes du Saint-Laurent, qui le berçait sur son large sein, aux chants de sa voix harmonieuse, comme une mère berce son enfant au refrain d'une suave romance.

De ma cabine j'entendais ces murmures enchanteurs des vagues lutinant contre les flancs du vaisseau.

Le lieu, l'heure, la position elle-même, invitaient à la rêverie.

Je rêvai.....

Le temps fuyait : A cheval sur les ailes de l'imagination, j'avais oublié ma parenté intime avec la chair, mes amours pour la matière.

A la rudesse de mon lit, je ne songeais pas plus qu'à l'impressionnabilité de mon torse, lorsque la lampe épuisée par la consommation, et sur le point de rendre l'âme, jeta une vive lueur, dernier soupir de l'agonisant, et mourut dans les ténèbres.

Cette lueur soudaine avait frappé ma vue et rendu à mes sens assoupis leur perception habituelle.

Alors, gravé dans la membrure d'arrière et peint en noir, je vis distinctement ce triste memento :



EUGÈNE ET ANNA R***

Priez pour eux !

Mais je sommeillais encore dans la barcelonnette du vague, et, quand l'extinction de la lumière me rappela aux courbatures du monde réel, je crus à une hallucination.

J'aurais pu m'assurer du fait en cherchant une autre lampe dans la cambuse : mais Morphée réclamait impérieusement ses droits.

Je gagnai mon lit à tâtons.

Le cauchemar vint me visiter et je n'eus pas une seconde de paisible repos durant le reste de la nuit. J'assistai à des tempêtes affreuses, à des naufrages épouvantables. Je vécus de mille trépas plus cruels les uns que les autres !

Le lendemain mes membres étaient perclus, ma tête brisée !

Cependant je me levai et mes yeux se portèrent vers l'endroit où je croyais avoir aperçu une croix et une inscription.

Croix et inscription existaient. Quel sombre mystère cachait cette épitaphe ?

A bord d'un vaisseau, les moindres incidents sont pleins d'intérêt : la proximité de l'éternité nous frappe bien mieux qu'à terre ; et, faute de ces distractions variées qui agitent l'esprit de cent façons différentes, dans notre soif d'émotions, nous déçuons par la pensée la force de celles que nous recevons durant le cours d'une navigation.

Il était midi, je montai sur la dunette.

Aux regards s'offrait un spectacle rayonnant de beautés majestueuses : le ciel, incommensurable coupole d'azur, aux horizons frangés d'émeraudes, au centre éblouissant d'or, couronnait de son immensité, de son éclat, cette nappe liquide connue sous le nom de lac St. Pierre ?

Ce magique tableau était signé de la divinité.

La mer effraya par sa grandeur, par l'infini qui la marque au coin ; mais un lac, un beau lac, comme celui que nous traversions, sous l'auréole du jour, environné des gloires de la création, inonde le cœur de nobles pensées, imprègne l'âme d'un parfum élyséen.

II.

- Eh bien ! me dit le second, vous avez passé une mauvaise nuit !
- Moi ?
- Vous avez les yeux battus ?
- On dit cela aux jolies femmes.
- Vous éludez.....
- J'avoue que je suis fatigué..... A propos que signifient ces deux noms ciselés dans ma cabine ?
- Quels noms ?
- Vous ne les avez pas remarqués ? Ils sont surmontés d'une croix.
- Que voulez-vous dire ?
- Suivez-moi, je vous prie.
- Nous descendîmes à ma cabine.
- Du doigt j'indiquai à mon compagnon les symboles funèbres creusés dans le bois.
- Ah ! dit-il, après un coup d'œil ; pauvre jeune homme, j'ignorais qu'il nous eût laissé un souvenir !
- Qu'est-ce ?
- Asséyons-nous et je vous raconterai ce que je sais.

III.

“ Lors de notre dernier voyage de Marseille à la Martinique, nous avions à bord un jeune planteur qui s'était rendu en France pour y recueillir une succession. Peu avant son départ de la Martinique il avait épousé une créole qu'il aimait passionnément. Comme, alors, il jouissait à peine d'une modeste aisance, il ne put emmener sa femme. Sans doute leur séparation fut déchirante. Quoiqu'il en soit, le planteur tomba malade en arrivant à Paris. Il écrivit à son épouse de venir le rejoindre, l'héritage qu'il avait fait étant assez considérable pour lui permettre cette dépense. Celle-ci ne reçut pas la lettre, car six mois s'écoulèrent sans qu'il eût de ses nouvelles.

“ Aussitôt guéri, il retint son passage et s'embarqua sur notre navire.

“ Je ne vous dirai point avec quel respect idolâtre il parlait de sa femme.

“ On ne saurait imaginer tendresse aussi passionnée.

“ Notre barque est bonne marcheuse, elle file, toutes voiles dehors, ses douze nœuds à l'heure. Eh bien, ne la traitait-il pas de sabot, de tortue, d'écrevisse !

“ Rien n'allait au gré de son impatience.

“ Quinze jours après notre sortie du port, le temps devint mauvais, la mer houleuse. Puis les bourrasques et les tempêtes nous assaillirent à cœur joie. Et pendant toute une semaine il nous fut impossible de déferler un seul pouce de toile.

“ Le pauvre planteur se séchait dans l'attente ! mais nous ne faisons guères attention à lui, ayant bien d'autres hunes à capeler qu'à écouter ses doléances—car il est bon de vous dire que dans plusieurs coups de mer successifs, nous perdîmes notre petit foc, notre gouvernail, et nos roufs.

“ Une embellie ranima tout le monde. On répara les plus graves avaries, et bientôt nous fûmes hors de danger.

“ Un soir, tandis que nous rangions les Bermudes, la vigie signala un brick en détresse. La mer était superbe quoique légèrement moutonneuse. Notre capitaine n'hésita pas à faire mettre une chaloupe à l'eau. Deux hommes et moi

y avions pris place, lorsque le planteur demanda à nous accompagner.

“ Cette permission lui fut facilement accordée.

“ Au bout d’une demi-heure nous nagions près du brick.

“ Il était à demi submergé, les flots couraient par-dessus ses lisses. On avait rasé tous les mâts. Une partie du couronnement seule restait à sec.

“ Un homme s’y tenait debout agitant un mouchoir.

“ A ses pieds gisait le cadavre d’une femme.

“ Elle avait la face livide et bléme par les ongles de la mort.

“ A peine eûmes-nous abordé la carcasse du brick que le planteur poussa un cri déchirant et s’évanouit !

“ Dans ce corps inanimé, le malheureux venait de reconnaître sa femme !

“ Inquiète sur le sort de son mari dont les lettres ne lui étaient point parvenues, elle avait vendu le peu qu’elle possédait pour payer son passage jusqu’en France. Surpris par des ouragans, le navire avait été déséparé, et les matelots qui le montaient s’étaient enfui lâchement avec les embarcations, abandonnant leur capitaine et la femme du planteur.

“ Le matin de cette néfaste journée elle succombait à la faim et à la fatigue...

“ Nous regagnâmes mélancoliquement notre barque, amenant le capitaine, les restes de la défunte et son époux qui n’avait point encore repris ses sens.

“ Vers huit heures le cercueil de l’océan déroula et referma ses plis humides pour recueillir la victime des éléments et des humains.

“ Le planteur assista aux funérailles.

“ Sa douleur muette arrachait des larmes à tous nos marins.

“ A neuf heures, il rentrait dans sa cabine ; le lendemain il avait disparu, mais le sabord ouvert nous apprit que l’infortuné jeune homme était allé rejoindre sa compagne dans les profondeurs de l’abîme sans fond !”

IV.

—Et leurs noms ?.....

—Devant vous !

Le second me montrait :



EUGÈNE ET ANNA R***

Priez pour eux !

Fleuve St. Laurent, à bord de la barque française *Edouard*, 14 juillet 1854.

PENSÉE.

Le mouvement se propage du centre à la circonférence ; le travail se fait en-dessous, mais il se fait. Les pères ont vu la révolution de France, les fils verront la révolution d’Europe.

VICTOR HUGO.

LA ROSIÈRE.

Par Mme. Cushman.

Par une belle après-midi, du commencement du mois de juin 1619, une petite troupe de cavaliers descendait lentement une colline couverte de bois qui dominait le joli village de Salency dans la province de Picardie. Les deux individus en tête de la cavalcade, étaient aussi différents par l'âge que par l'apparence extérieure—le plus âgé était un personnage grave et plein de dignité, marchant tranquillement à côté de son jeune compagnon. Ce dernier écoutait avec un air de déférence sa conversation rapide et animée, qu'il n'interrompait que pour adresser une courte question, ou pour recevoir une réponse plus courte encore.

Vingt années s'étaient à peine appesanties sur la tête du jeune homme, cependant son aspect calme et hautain annonçait déjà l'habitude du commandement; mais la hauteur de son expression était tempérée par le doux éclat de son œil noir et brillant, et par ce sourire franc et joyeux qui appartient à la jeunesse avant que les peines et les déceptions de la maturité n'aient attristé ses joyeuses aspirations, et assombri l'avenir qui lui paraissait si radieux. Le reste de la troupe suivait de près les chefs et formait en tout dix ou douze personnes.

A mesure qu'ils approchaient, les apprêts d'une fête de village les frappèrent. Des masses de paysans se hâtaient de s'y rendre, vêtus de leurs plus beaux habits. Ils portaient des branches de rosiers en fleur, et des guirlandes de roses couronnaient leurs hauts chapeaux coniques. Les portes des maisons étaient entourées de guirlandes, et de blanches bannières sur lesquelles on avait peint les emblèmes des vertus flottaient gaiement sur les endroits élevés.

—Il me semble que nous arrivons à temps pour nous amuser, dit le jeune chef en arrêtant son cheval et en jetant un regard interrogateur sur ceux qui le suivaient.

—Sire, c'est la célébration de la fête de la rose, qui s'observe annuellement le huit de juin à Salency, dit un jeune cavalier de la suite, avec un air empresé qui témoignait qu'il prenait à la scène un intérêt plus qu'ordinaire.

—Et quelle est la reine de la fête aujourd'hui ? demanda avec une émotion mal déguisée le premier interlocuteur.

—Ah, monsieur ! et quelle autre peut-elle être que Mlle Ste. Foix, reprit un paysan, d'un ton enthousiaste. Il y a dans les villages des filles vertueuses, aussi, par dizaines—mais il n'y en a pas comme mam'selle Violante, dont la main est toujours ouverte aux pauvres, quoique, Dieu le sait ! sa bourse soit assez légère ; et puis ses yeux et son sourire sont si doux—si doux ! Ils étaient aussi doux auprès du lit de sa grand'mère malade, que si elle eût dansé sur la verte pelouse, ou dans les salles des nobles les plus riches.

—Allons, quel prodige que cette belle reine des roses ! exclama le jeune chef de l'escorte d'un accent enjoué. Elle doit certainement avoir des adorateurs en très grand nombre ; quoique notre bonne fortune ne nous laisse guère l'espoir d'arriver à temps pour nous mettre sur les rangs.

—En vérité, monsieur, elle en a un grand nombre, et un dont elle se défierait avec joie, dit le paysan, et ce personnage n'est rien moins que le jeune baron lui-même. Malgré ses riches domaines, sa perversité est si bien connue, qu'il a peine à se trouver une épouse au château comme à la chaumière. Les uns disent qu'elle aime son frère, Eugène, qui fut banni, il y a déjà longtemps, de La Rocque, et qui, dit-on, a été cruellement et injustement traité. Quoiqu'il en soit, tout le monde sait que mam'selle Violante a trouvé moyen de ne pas paraître à cette fête depuis trois ans à cause du jeune seigneur, mais qu'aujourd'hui il l'a forcée par quelque terrible menace en cas de refus à jouer le rôle de Rosière. On dit encore qu'il a l'intention de la forcer à l'épouser par quelque ruse ce soir même—car la chapelle est proche ; et on soupçonne qu'il a l'intention de

l'y attirer sous un prétexte ou un autre, et alors de l'obliger à prononcer ses vœux.

—Ah, par la messe ! —mais, c'est ce que nous verrons ! s'écria le cavalier, qui n'était autre que le roi de France alors régnant, Louis treize. Il y a là, Eugène de La Rocque, une plus profonde scélératesse que nous ne le pensions ; notre bonne étoile doit être à son zénith, sans quoi nous ne nous serions pas trouvés ici juste au moment critique où la reine des roses avait besoin de champions pour soutenir sa cause. —Bon paysan, nous t'avons retenu trop longtemps—accepte cette récompense pour ta courtoisie, —et une poignée de monnaie tomba dans son chapeau ; —maintenant poursuis ton chemin —nous partagerons aussi les plaisirs de la soirée et veillerons à ce que justice soit faite à tout le monde. En avant ! braves chevaliers, au château de La Rocque, mais souvenez-vous, que pour ce soir, je ne dois être connu que sous le nom du comte de St. Armand.

Les cavaliers s'inclinèrent en recevant l'ordre royal, et se dirigèrent vers le château de La Rocque. Celui qui avait été désigné sous le nom d'Eugène de La Rocque mit son cheval à la hauteur de celui du roi, à qui il dit d'un ton suppliant :

—Permettez-moi, Sire, de piquer des deux jusqu'au village : après ce que nous venons d'apprendre, je ne puis modérer mon impatience ; et, pour bien des raisons que je ne puis expliquer, j'aimerais à assister aux vêpres, qui seront finies avant que nous n'arrivions, si nous sommes forcés de n'avancer qu'à ce train de limaçon.

—Il n'est pas besoin du savoir d'un magicien, mon hardi champion, pour déchiffrer vos raisons, reprit le roi, en souriant. Mais à quoi bon cette hâte ? Le soleil est encore haut à l'horizon ; et au détour de ce chemin, qui mène au château, nous vous laisserons prendre la route de l'église, et je ne doute pas d'arriver à temps, pour surprendre la belle rosière pendant ses dévotions.

Eugène s'inclina en silence, et alla reprendre son rang avec un air de chagrin mal déguisé. Ses compagnons, en le voyant, échangèrent un sourire, et le comte d'Esremond, qui chevauchait à son côté, lui dit en riant :

—Il est triste pour un amant de voir ainsi jeter de la glace sur sa flamme. Mais, consolez-vous, mon brave compagnon, vos espérances ne tarderont pas à se réaliser. Dans quelques minutes vous verrez la belle reine, conduite par votre vil frère, il est vrai, mais toujours fidèle à ce tendre amour que depuis si longtemps...

Eugène était déjà absorbé par la vue de la procession de la rosière, qui à un coude du chemin s'était tout à coup offerte à ses regards pour accompagner la reine à l'église. Elle marchait en tête, la plus belle entre les belles. C'était une créature parfaite, radiense de jeunesse et de beauté : ses yeux d'un brun clair et ses cils noirs contrastaient d'une manière frappante avec son teint délicat, et la blonde chevelure soyeuse qui s'échappait de son petit chapeau couronné de roses, tombait à flots ondulants autour de son visage et de son cou. Sa robe blanche était ornée de roses ; et son corset de la même nuance que la rose qui dessinait si parfaitement sa taille si pure était garni aux manches de guirlandes de la même fleur emblématique. Elle marchait avec la légèreté et la grâce d'une nymphe des bois ; l'émotion comprimée qui faisait alternativement rougir et pâlir sa joue, et l'air de terreur avec lequel elle élevait les yeux pour les abaisser aussitôt vers la terre, indiquait à tout le monde combien son naturel timide et réservé devait souffrir en se voyant contraint de jouer un rôle qui la plaçait dans la position la plus évidente de la fête du jour.

Toutes les classes se pressaient à la procession ou encombraient le chemin qu'elle devait suivre pour la voir parcourir une route jonchée de fleurs depuis le bouton à peine éclo, du blanc le plus pur, jusqu'au pourpre le plus éclatant qui eut jamais décoré la robe fourrée d'hermine de la royauté.

Adrien de La Rocque avec des amis choisis précédait le cortège à pied, faisant retentir les airs de mélodies exécutées avec art sur leurs instruments favoris. Quoique la fête ne fût que champêtre, il s'y rattachait néanmoins, malgré sa simplicité, une pensée profonde. En effet, elle mettait en présence les castes riches et élevées pour rendre hommage à la vertu seule, car la reine du jour était le plus souvent choisie dans la chaumière du paysan, et portée par acclamation, au rang que le mérite seul doit occuper.

Le roi s'était arrêté avec sa petite escorte, pour jouir du spectacle, et après que la

procession fût passée, il jetait encore sur elle un regard d'admiration.

— Ceci, dit-il, avec animation, vaut un voyage de Paris pour être vu, quand même il n'y aurait pas autre chose pour nous indemniser de nos fatigues. Schedoni, continua-t-il, en s'adressant à un jeune cavalier de sa suite, conserve bien ce tableau dans ton imagination, car plus tard j'en exigerai la copie.

— Site, reprit le jeune homme, je commencerai dès aujourd'hui, et ce sera le chef-d'œuvre de mon art. Un sujet si rempli de beauté ne peut manquer d'inspirer mon pinceau.

— Et je le dédicrai à St. Médard, dit le roi, et je le présenterai à l'église de Salency. Mais que cette charmante reine des roses occupe le premier plan, Schedoni ; car je voudrais que la postérité pût jeter un regard d'envie sur les beautés qui ont orné notre règne si favorisé. Et maintenant, en route, afin d'atteindre le château avant l'arrivée des gens de la fête.

Tous, pleins d'allégresse, se préparèrent à obéir à cet ordre, excepté Eugène, et le roi remarquant sa répugnance, lui dit avec un gracieux sourire :

— Nous voyons de quel côté se tourne votre inclination, mon brave ami, aussi ne nous y opposerons-nous pas ; mais écoutez bien ! point de querelles entre vous et le faucon qui guette cette jolie tourterelle là-bas pour en faire sa proie.

— N'ayez aucune crainte à ce sujet, sire, reprit Eugène, avec joie ; puis après un profond salut, il donna de l'éperon à son noble coursier et s'éloigna rapidement. Arrivé à la porte de la petite église, il mit pied à terre et, écartant la foule, il s'avança jusqu'au milieu de la nef et se posta derrière un pilier, tout près de la rosière. De ce lieu, il put contempler ses traits enchanteurs sans être aperçu. L'office des vêpres commença aussitôt après son entrée, et ce fut avec un sentiment de bonheur indéfinissable qu'il vit sa Violante bien-aimée occupant la place des de La Rocque et s'agenouillant sur les coussins armoriés qui avaient naguères servi à sa digne et noble mère.

A la fin les dernières notes d'un chant mélodieux s'éteignirent doucement, puis l'office terminé, la foule se mit en mouvement pour quitter la chapelle. Au sortir de l'église quelque obstruction momentanée arrêta la marche de Violante et des jeunes filles qui l'entouraient, auprès du pilier derrière lequel se cachait Eugène. L'occasion de se faire reconnaître par elle était trop favorable pour la laisser échapper, et il prononça son nom à voix basse. Elle tressaillit au son de cette voix si familière et si chère à son cœur. En se retournant, leurs yeux se rencontrèrent un instant, et un sourire de joie éclaira leurs traits, puis d'un ton passionné, elle lui raconta ses angoisses profondes et secrètes.

— Grâces à Dieu ! s'écria-t-elle, vous êtes venu me sauver ! et elle tournait vers lui ses yeux baignés de larmes comme pour l'implorer.

— Chut, ma chérie ! dit-il, en jetant autour de soi un regard alarmé. Ne parlez pas — on peut nous observer ; rappelez-vous seulement que ma présence vous sert de protection, et ne craignez rien. Je suis venu pour vous sauver, et pour réclamer ma bien-aimée. Maintenant passez sans crainte — nous nous verrons dans peu au château. Là, tout vous sera expliqué, jusqu'à ce moment, n'ayons pas l'air de nous connaître.

Elle s'éloigna d'un pas plus léger et le cœur plein d'espérance, rassurée par la présence et la protection de celui qu'elle aimait, et heureuse en songeant que l'arrogant Adrien n'était plus le seul arbitre de sa destinée. Eugène ne perdit pas de temps pour se rendre au château ; il traversa la magnifique avenue qui conduisait à la demeure de ses ancêtres et pénétra dans la cour par une voûte élevée décorée des armes de sa famille, au moment où le chœur des instruments qui précédaient la procession des rosières se faisait entendre à l'autre extrémité de l'allée.

Il ne craignait pas d'être reconnu par son frère ou par les autres habitants du château ; car il l'avait quitté n'étant encore qu'un enfant, et maintenant après huit années d'exil, il y rentrait bronzé par les fatigues de la guerre. Ses espérances étaient plus vastes, ses aspirations plus nobles, l'âme plus forte et plus énergique, mais son cœur était aussi rempli de bienveillance et de tendres affections, son sourire et son joyeux regard adoucissaient l'expression hautaine qu'une invincible fermeté de caractère avait gravée sur ses traits.

Le roi et sa suite, quoique personne ne soupçonnât le rang de ce dernier excepté ses suivants, avaient déjà été courtoisement reçus au château, et grâce à un bain rafraichissant et à un changement de vêtements, ils se trouvaient transformés en gais chevaliers de salons et prêts sous tous les rapports à orner la salle de bal ou celle du festin. Eugène se hâta de suivre leur exemple. Il trouva Louis, avec sa suite, sur une haute terrasse, regardant l'arrivée du joli cortège qui s'avancait de la pelouse vers l'entrée principale du château.

Quoique le soleil fût à peine au-dessous de l'horizon, dès que la reine des roses mit le pied sur les larges marches de l'escalier qui montait à la grande salle—escalier qu'elle avait le privilège de franchir à cause de sa noblesse—toute la façade du sombre et massif édifice fut éclairée comme par enchantement, et dans le même instant les feux de mille lampes illuminèrent les jardins et les terres qui l'environnaient, dardant leurs rayons de toutes les couleurs sur la sombre verdure des arbres, et versant la splendeur de leur lumière sur le nom de Violante, lequel écrivait des roses ornaît chaque pilier, chaque arcade, chaque entablement où on avait trouvé assez d'espace pour l'écrire. En même temps que cette magique illumination, une troupe de musiciens portés sur le balcon au-dessus de la porte d'entrée, fit entendre un air de triomphe, pour saluer l'approche de la reine couronnée de roses, à qui tout devait rendre un hommage volontaire, parce qu'elle était prééminente par ses vertus.

Cette scène était touchante et enchantresse, et les chevaliers étrangers ne tardèrent pas à en ressentir l'influence. Pendant qu'ils étaient groupés sur la terrasse, Adrien, qui avait été instruit de leur arrivée, les aperçut, et s'avancant vers eux, il leur souhaita la bienvenue d'un air hautain. Puis les quittant brusquement, il prit la main de Violante, la fit passer dans un appartement brillamment éclairé, et la conduisit jusqu'à un siège élevé à l'autre extrémité sous un dais entouré de guirlandes de roses naturelles. Après l'y avoir installée, il se tint debout à côté d'elle, pendant que les invités s'empressaient de porter leurs hommages à la reine—de la beauté et de la fête. Le roi, grand admirateur de la beauté, fut l'un des premiers à lui rendre ses devoirs; non pas cependant comme souverain de la France, mais, comme comte de St. Armand, le roi baisa la petite main blanche de la timide Violante.

L'un après l'autre les chevaliers étrangers suivirent son exemple; Eugène se présenta le dernier, et ses lèvres restèrent si longtemps attachées sur cette main tremblante, que l'œil jaloux d'Adrien, qui avait hérité du tempéramment de feu et irascible de sa mère, finit par s'en apercevoir. Fier et d'un caractère indomptable, il n'était aimé de personne, et ne commandait l'obéissance que par la peur servile qu'il inspirait. Doué de traits et d'un maintien d'une beauté presque irréprochables, on distinguait néanmoins chez lui la trace des passions fortes et son regard brûlant éloignait de lui ceux même dont il recherchait l'amitié.

Au moment où Eugène abandonnait la main de sa bien-aimée, il rencontra son œil interrogateur rivé sur lui; choqué de cette impudente observation, il fixa à son tour sur le baron un regard aussi immobile et pénétrant que le sien.

Le regard d'Adrien ne faiblit pas; mais son visage pâlit tout-à-coup; il cherchait avec épouvante à se remémorer les traits d'Eugène et il restait cloué à sa place comme une statue. Eugène se rappelant son imprudence s'éloigna lentement. Adrien comme un homme éveillé en sursaut, le suivit un instant d'un air de défi et de mépris, puis reprenant son apparence accoutumée, il revint vers Violante, lui dit quelques mots et prit sa main pour la conduire à la danse.

Eugène prit aussi part aux amusements de la soirée, mais avec un air distrait. C'était quelque chose de si étrange pour lui que de se retrouver comme un inconnu dans la demeure de ses pères, qu'un essaim de souvenirs pénibles vinrent agiter son âme, et il s'éloigna bientôt de la foule riante et joyeuse pour parcourir les lieux qu'il avait tant aimés aux jours de son enfance.

Mais les images du passé s'effacèrent promptement de son souvenir devant l'espoir du bonheur qu'il attendait de celle dont le nom étincelait autour de lui. Ce nom inscrit de toute part dans les jardins en lettres de feu lui rappelait ses vertus et sa beauté; et les causeries des groupes de paysans éparés sur la terrasse, le faisaient tres-

saillir de bonheur par l'hommage sincère et chaleureux qu'ils rendaient à sa bonté et à son mérite.

Lorsque le calme et la tranquillité se furent rétablis dans son esprit, il revint au château et vit au milieu de la foule qui s'écartait, la belle reine de la fête seule et isolée. Ce fut pour lui un moment fortuné et il s'empressa de s'approcher d'elle. Elle consentit, à sa prière, à prendre part à la danse avec lui. Il ressentit un bonheur si ineffable en pressant sa main dans la sienne et en entendant cette douce voix qui murmurait de tendres paroles à son oreille, qu'il se laissa aller à l'enivrement du moment, et que son œil éloquent et expressif dévoila à plus d'un observateur les secrets les plus cachés de son cœur.

Adrien plein de rage épiait d'un œil jaloux ses moindres gestes : sa figure était pâle et l'expression de sa physionomie était celle d'un démon. Eugène trop occupé de sa propre félicité ne le remarqua pas, et la danse terminée, il conduisit sa compagne dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, auprès de laquelle son frère se tenait en observation. Violante découvrit la première ses regards courroucés et menaçants; épouvantée par leur expression, elle eut pris la fuite si Adrien, furieux, ne lui eut barré le passage pour apostropher Eugène. H.

(La fin au prochain numéro.)

NOUVELLE.

M. R. commerçant retiré des affaires est un des plus riches citoyens de notre ville. Il habite dans la rue Sherbrooke une de ces délicieuses villas, véritables palais villageois qui sont l'ornement de Montréal. M. R. et sa femme n'ont point d'enfant. Leur plus proche parent est un neveu, jeune homme qui a couronné cinq ou six années de "fredaines" par un mariage de son goût. Ce mariage a causé le désespoir de M. et Mme R. Après y avoir mis tous les empêchements possibles, ils ont subi son accomplissement, mais en intimant à leur neveu volontaire l'ordre de ne plus remettre les pieds chez eux. Ledit neveu, qui est orphelin et possède à peine cinquante louis de revenu, s'est d'abord consolé aux rayons de la lune de miel de la réprobation avunculaire. Nécessité faisant loi, il pratiqua avec assez de plaisir "une chaumière et ton cœur." Sa jeune épouse, du reste, était charmante sous tous les rapports. A des traits naturels rares elle unissait une éducation soignée et des qualités exquis. Grâce à elle, Arthur (ainsi nous baptiserons notre héros) perdit insensiblement ces défauts inséparables d'une vie oisive et dissipée. Dans le village de B. où il s'était retiré, on cita bientôt le jeune couple comme un modèle de perfection. Quelques amis d'Arthur essayèrent de lui ramener l'affection de son oncle et de sa tante. Peines inutiles. La majorité des vieilles gens partage le privilège de l'eutétément avec les enfants et certains herbivores à longues oreilles.

Cependant cinquante louis de rente ne sont pas le Pérou, tant s'en faut ! une entrée en ménage, si économique qu'elle soit, nécessite toujours des frais plus ou moins larges. Arthur n'était pas un Harpagon ; pas même un comptable ordinaire. Il avait été un temps où cinquante louis ne pesaient pas plus dans sa main qu'un malheureux dollar dans celle d'un étudiant qui vient d'être reçu médecin. Ne soyez donc pas surpris qu'il crut lésiner en dépensant quatre années de son revenu pour sa corbeille de noces et environ autant pour monter ce qu'il appelait sa hutte. Joignez à cela quelques menues dettes contractées à diverses époques et vous comprendrez aisément qu'un mois après avoir allumé le flambeau de l'hyménée sur l'autel des légitimes amours, il ne lui restait plus que la moitié de son capital primitif—100 louis environ, une misère !

Un gros garçon joufflu comme un chérubin, rosé comme une pomme de man-

cénille, vint encore cimentier la tendresse réciproque des deux époux, mais non leur position pécuniaire, à laquelle ce gage chéri porta un nouveau coup. L'Amour est à Plutus ce que la peste est à la salubrité. Heureux les favoris de ces deux premières divinités. Ils font leur paradis sur la terre—ce qui n'est pas une raison pour qu'ils ne le fassent pas encore une fois dans l'autre monde. Mais ceux-là sont peu communs ; on peut les considérer comme des anomalies.

Reprenons le fil de notre très véridique histoire.

L'arrivée du gros garçon dévora deux autres années de revenu. On ne saurait s'imaginer combien sont dispendieux les anges, voire même les séraphins !

Laissez passer une deuxième année et nos deux jeunes gens se trouveront sans une obole ou à peu près. Plusieurs fois Arthur a écrit à son oncle des lettres touchantes. Elles n'ont pas été lues. La misère frappe à la porte des déshérités. La hideuse mégère les trouve courageux. Arthur s'arme d'une hache et va couper du bois ; sa femme, sa douce Laure, donne des leçons de piano. En travaillant nuit et jour, ils gagnent une chétive existence. Durant ce temps l'oncle et la tante sont chère lie. Mais parfois ils ont honte de leur dureté ; l'oncle surtout : car il est à remarquer que les hommes sont moins opiniâtres dans leurs résolutions haineuses que les femmes, soit dit sans rancune contre le beau sexe. Néanmoins, M. R. se garde bien de faire part de ses regrets à sa moitié. Celle-ci qui n'est pas exempte de remords observe une égale réserve et jamais le nom de ce " monstre " d'Arthur n'est prononcé entre eux.

Mme R. tombe malade.

Arthur l'apprend. De suite, il accourt à Montréal et demande instamment à voir la malade, car il a bon cœur : sa tante lui a tenu lieu de mère et la seule idée qu'elle souffre, maintenant lui arrache des larmes. Mais la maison lui est défendue ; et, gonflé de tristesse, il s'apprête à retourner à son village, lorsqu'il rencontre un médecin de ses amis.

Le médecin est justement celui de Mme R., celui qui, plus d'une fois, a intercédé en faveur de l'enfant prodigue.

—Eh bien ?

—J'ai essayé...

—Et ?

Arthur fit un signe de tête désespéré !

—Il me semble, dit le praticien, en se frappant le front qu'il y aurait un moyen...

—Hélas ! j'ai déjà tout employé.

—Peut-être que non. Ecoutez, mon cher.

Et le docteur entraîne Arthur en lui parlant bas à l'oreille.

Le lendemain, en allant visiter Madame R., le médecin lui amène une jeune personne décemment mise et d'une grande beauté.

—Madame, dit-il à la tante d'Arthur, vous avez besoin d'une garde-malade ; en voici une que je vous recommande.

La garde-malade acceptée, s'établit aussitôt près de la vieille dame.

M. R. qui, jusque là, s'était obstiné à veiller sa femme, fut pris ce jour même d'une grave indisposition.

Pendant plus de six semaines la jeune personne les soigna l'un et l'autre avec une sollicitude incroyable ; impatiences, rudesses, caprices de ses valétudinaires, rien ne la rebuta. Une mère n'aurait pas été plus empressée, plus attentive au chevet de son enfant alité. Non seulement elle allait sans cesse de l'un à l'autre, ne reposant ni jour, ni nuit, mais elle s'occupait activement de l'intérieur de la maison, surveillant les domestiques et voyant à ce qu'ils ne profitassent pas de l'état de leurs maîtres pour gaspiller leurs biens. Le succès récompensa

des soins aussi désintéressés : M. et Mme. R. recouvèrent la santé.

Aussitôt l'adorable garde-malade disparut.

M. R. intrigué, manda son médecin.

— Mais, qu'est donc devenue notre garde-malade ? nous lui devons l'existence, et je me propose de la rémunérer comme elle le mérite, docteur.

— Elle ne veut rien.

— Vous dites ?

— Je dis qu'elle ne veut rien.

— Ah ! par exemple, voilà qui est plaisant.

— C'est pourtant comme ça.

— Mais vous vous moquez. Savez-vous bien, docteur, que je n'entends pas de cette oreille-là. Des services gratuits ! me prenez-vous pour un mendiant ?

— Non.

— Eh ! que signifie alors cette comédie ?

— Ce n'est point une comédie.

— Serait-ce une insulte, monsieur ?

— Dieu m'en garde !

— Expliquez-vous, ou je me fâche ! Cette personne doit être payée généreusement... très généreusement... elle le sera ou je ne m'appelle pas R.

— Vous ne sauriez lui accorder ce qu'elle demanderait, dit le médecin en souriant.

— Hein !

— Je vous répète....

— Eh ! monsieur, n'ai-je pas quatre-vingts mille louis de propriétés !

— Cela ne suffirait pas.

— Ne suffirait pas ! exclama l'ex-négociant stupéfait.

— Je vous l'assure.

— Que lui faut-il ? parlez, dit Mme. R. non moins stupéfaite que son mari.

— Inutile que je vous l'apprenne, vous refuseriez.

— Ah ! docteur, docteur !

— Promettez-vous ?

— Si c'est en notre pouvoir ! s'écrièrent unanimement les deux époux.

— C'est en votre pouvoir.

— Et il ne s'agit pas d'argent ? dit M. R.

— Il ne s'agit pas d'argent.

— Et notre honneur... ? commença Mme. R.

— Votre honneur, madame, n'aura jamais mieux servi ses intérêts.

— Alors, dites, nous vous jurons d'accorder à cette garde-malade ce qu'elle exigera.

— La grâce de son mari.

— La grâce de son mari !

— C'est votre nièce, la femme d'Arthur C.

(Premier Tableau.)

Une heure après M. R. disait à Mme. R. :

— Madame ?

— Monsieur ?

— Je suis tout ému.

— J'ai mouillé deux mouchoirs.

— Mes yeux sont baignés de larmes.

— Nous n'avons pas d'enfant, monsieur.

— C'est vrai.

—Elle. . . .

—Ah ! oui, elle. . . .

—Tenez, mon ami, elle nous a arrachés à la mort, il ne faut pas nous le dissimuler.

—Et lui, il est venu vingt fois pour avoir de nos nouvelles.

—Qu'avons-nous à leur reprocher au surplus ? Ils s'aimaient, ces enfants !

—N'avons-nous pas fait comme eux, il y a quarante ans, Fanny ?

—Ah ! Charles, quels souvenirs vous éveillez dans mon cœur.

(Deuxième Tableau.)

Le lendemain M. R. achetait un délicieux chalet au pied de la Montagne, puis il se rendait chez MM. Hilton et Baird, choisissait dans leurs splendides magasins un ameublement complet, delà chez le renommé marchand de tapis, M. Mussen, faisait l'acquisition de plusieurs articles manufacturés en Perse et à la Savonnerie, commandait à MM. Lamothe cinquante paniers de leurs célèbres vins de Nuits et d'Aï, et vingt-cinq de leurs fameux Champagne, Moët et Chandon à M. Delagrave ses conserves les plus délicates, ses liqueurs les plus fines, et envoyait le tout au chalet de la montagne.

Mme. R. était aussi affairée que son époux.

On la vit tour à tour, achetant des bijoux chez M. Boivin, des joyaux, de l'argenterie et de la vaisselle plate chez M. Peacock, un piano à l'excellente fabrique de M. Labelle, des soieries aux incomparables magasins de MM. Merrill, des draperies, de la lingerie, chez MM. Paradis et Lafricain, des moires antiques et de précieuses dentelles chez MM. Boudreau et Hérard, de ces jolis chiffons si aimés des femmes chez MM. Doyon et Tourville, des châles magnifiques chez MM. Delisle et Park, des mousselines, des barèges du plus beau dessin et des marabouts chez M. Lafond, des velours et des satins chez M. McCallum, enfin parcourir tous les stores les plus à la mode et y faire de luxueuses emplettes.

Mme. R. termina ses courses par une longue station chez l'inimitable modiste, Mme. Millet, pour y ordonner la facture de quelques chapeaux de ville et bonnets de soirée.

A cinq heures les deux époux étaient réunis dans leur salon.

—Eh bien, monsieur ?

—La maison sera prête dans deux jours.

—Dans deux jours, c'est bien long.

—Le décorateur m'a assuré qu'il était impossible de tout disposer en moins de temps.

—Les pauvres enfants, ils ont déjà tant pâti !

—C'est vrai, c'est vrai, je ne me le pardonnerai jamais.

—Ni moi non plus.

—Mais quelle surprise ! seront-ils contents. Oh ! je savoure à l'avance le bonheur de voir leur émerveillement. A propos, il leur faut une voiture.

—Et deux chevaux !

—Trois, monsieur, trois ! un cheval de selle pour Arthur ! lui qui aimait tant à monter à cheval, comme il a dû être privé ! Et leur *baby*, car ils ont un *baby*, savez-vous, mon ami ? oh ! je veux l'élever, ça me rajeunira de m'entendre appeler maman.

—Cette chère fille ! avez-vous bien pensé à elle ? elle doit avoir besoin de tant de choses. Sans elle où serions-nous, ma pauvre Fanny ?

M. et Mme. R. s'embrassent.

(Troisième Tableau.)

Le surlendemain une élégante calèche, traînée par un superbe attelage rouan, s'arrêtait dans le village de B. devant la maisonnette habitée par Arthur, sa

femme et son enfant. Un laquais descendit et remit au jeune homme un billet qui contenait ces mots :

“ Chers enfants,
“ Accourez bien vite, car nous vous attendons.

“ Votre oncle et votre tante,
“ R.”

Les aimables époux sont promptement dans la voiture, puis au chalet. M. et Mme. R. les reçoivent dans leurs bras.

(Quatrième Tableau.)

EPILOGUE.

Un somptueux banquet, préparé par le Brillat-Savarin de Montréal, par Julien, ce cuisinier-artiste que nos gourmands assaillent de leurs requêtes jusque dans la rue du Champ de Mars où ses fourneaux ont élu domicile, un somptueux banquet, disons-nous, célébra le raccommodement de la famille désunie.

A minuit tous les convives se retirèrent.

Mme. R. conduisit les époux dans une chambre à coucher, meublée avec une magnificence pleine de bon goût, et dit en leur montrant une corbeille ornée de dentelles et de faveurs rosés :

—Voici, mes chers enfants, votre cadeau de noces.

Au fond de la corbeille; remplie de mille riens coûteux, Laure découvrit un parchemin.

—Tiens, dit-elle, en souriant, à son mari, cela doit te concerner.

C'était un acte de donation par M. R. à M. Arthur C. du chalet, de tout ce qu'il contenait et de cinq cents louis de rente.

HENRY.



MODES.

Paris, 6 Juillet 1854.

Nous avons si peu de beaux jours que nos dames profitent bien vite d'un rayon de soleil pour nous donner le spectacle de leurs charmantes toilettes. Je vous en citerai quelques-unes que j'ai vues au bois de Boulogne, la promenade la plus en vogue cette saison.

Chapeau de blonde et lames de paille, orné sur la passe de crosses de plumes latérales; tout le tour du dessous de passe est ruché en blonde assortie, quelques petites fleurs printanières sont piquées de chaque côté. Robe de taffetas mille carreaux avec sa basquine Fontanges: celle-ci est longue de taille, la basque ajoutée est un peu cambrée devant et derrière, cette basquine est ouverte en cœur allongé jusqu'au niveau de la ceinture, où les deux côtés se trouvent ralliés par une porte et une sorte agrafe que masque un nœud à pans flottants; deux rubans superposés et badinés d'un côté forment l'encadrement du corsage jusqu'à la ceinture: les basques sont garnies d'une manière différente: elles sont garnies de deux volants en taffetas pareil. Les manches sont progressives, presque arrondies du tombant de l'épaule et en entonnoir évasé au défaut du

coude, trois volants progressifs dont le premier est agrafé par un nœud de ruban assorti, formé de deux coques à pans flottants. La jupe compte plusieurs volants progressifs. Une chemisette ouverte, pourvue d'un plastron, se fait remarquer dans l'intérieur du corsage; elle suit les contours du corsage et fait crêter sa dentelle au bord de ce dernier, sous-manches duchesse, brodées d'après les dessins de notre habile dessinateur. Bracelets à médaillon; gants courts. Un crêpe de Chine termine cette jolie mise.

Seconde toilette, capote de crêpe et blonde avec apprêts de rubans bouffants petite largeur, crosses latérales placées très en arrière. Robe de taffetas d'Italie uni, corsage montant orné d'un revers que bordurent aussi des rubans bouffants formant une série de coques inchiffonnables et inaplatissables, grâce à leur système tout nouveau de fabrication et à l'invisible appui que leur prêtent des bagues de crinolines placées sous chaque coque; trois volants ornés et bordurés de la même manière, sous-manches ballonnées; écharpe mantelet en moire antique, garnie d'une très haute dentelle de Chantilly, ou d'un beau Cambrai; ombrelle marquée en moire brodée en jais blanc et perles blanches.

Troisième toilette, robe redingote, le corsage seul peut s'ouvrir et forme ensuite un à plat, la jupe est ornée de nombreux volants. Mantelet écharpe encadré de dentelle dans laquelle un ruban bouffant cache le pied. Manches ottomanes, genre pagode, fendues en dessous, petit col mousquetaire, tournant brodé, fixé à une chemisette d'intérieur en nansouk. Chapeau de paille d'Italie orné de blonde et de fleurs alpestres.

On prépare aussi pour les eaux beaucoup de redingotes en taffetas, le corsage s'ouvre en cœur allongé, les manches sont d'une égale largeur dans le haut et dans le bas, et sont partagées à l'aide de bracelets en quatre gros bouillons. Il en ressort une sous-manche terminée par une maline. Les bracelets sont formés d'un ruban bouffant à coques et qui se retrouve autour du décolletage du corsage ainsi que sur le devant de la jupe des deux côtés de l'ouverture. On porte généralement avec ces redingotes des chapeaux en paille de fontaine, ornés de ruches et de blonde. Un crêpe de Chine s'harmonise bien avec cette mise.

Les robes à volants ombrés font fureur. Le nombre de ces volants est ordinairement de neuf. On ajoute parfois au bord de ces volants un petit galon qui termine un effilé plume. C'est charmant.

Le noir est très porté à la campagne; on porte aussi beaucoup de fleurs détachées dans les cheveux, aux soirées des champs. N'oublions pas de dire que les toilettes blanches en mousseline sont très à la mode pour les bals. Quoi de plus séyant, de plus frais et de plus jeune!



PENSÉES DIVERSES.

L'égalité devant la loi, c'est l'égalité devant Dieu traduite en langue politique. Toute charte doit être une version de l'évangile.

Les sociétés ne sont point gouvernées en fait et en droit que lorsque ces deux forces, l'intelligence et le pouvoir, se superposent. Si l'intelligence n'éclaire encore qu'une tête au sommet du corps social, que cette tête règne; les théocraties ont leur logique et leur beauté. Dès que plusieurs ont la lumière, que plusieurs gouvernent; les aristocraties sont alors légitimes. Mais lorsque enfin l'ombre a disparu de partout, quand toutes les têtes sont dans la lumière, que tous régissent tout. Le peuple est mûr à la république; qu'il ait la république.

VICTOR HUGO.

L'ILE DE SABLE. (*)

ÉPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

DEUXIÈME PARTIE.

EN MER.

IV.

TEMPÊTE. (*Suite*).

—Mais... voulut objecter de la Roche que les sèches répliques du pilote commençaient à impatienter.

—Mais, s'écria celui-ci, en frappant du pied, retirez-vous, monsieur, votre présence me gêne, vos questions sont intempestives.

—Qu'est-ce à dire ! fit de la Roche blessé au vif.

—Encore une fois, partez ou j'abandonne la direction du navire.

—Ce ton...

—Mais ne voyez-vous donc pas que chaque seconde que vous me faites perdre compromet notre salut ? dit Chedotel d'une voix sourde en saisissant et secouant dans ses doigts nerveux le poignet du marquis.

—Manant ! essaya le grand seigneur.

Un paquet de mer, gros comme une montagne, fort comme une avalanche, fondant de babord, vers tribord, en ligne oblique, couvrit à cet instant le foyer de l'incendie, coupa la parole au marquis de la Roche et l'aurait assurément entraîné avec lui, si les muscles d'acier du pilote ne l'eussent disputé à la violence du choc.

Quoique tous les hommes alors sur le pont se tinssent sur leurs gardes, deux d'entre eux, arrachés aux étais du mât de misaine par l'irruption des flots, disparurent dans l'abîme inexorable :

Without a grave, unknell'd, uncossin'd and unknown.

Surpris par l'arrivée soudaine de cette lame, Jean de Ganay, qui travaillait aux pompes, n'eut que le loisir de happer un bout de drisse, pour ne pas être précipité par-dessus le bastingage ; mais la corde s'étant rompue, le malheureux jeune homme allait périr d'une mort affreuse, quand Guyonne, se cramponnant d'une main aux porte-haubans, et tendant l'autre à l'écuyer, parvint, grâce à la vigueur extraordinaire dont la nature l'avait douée, à le ramener sur la dromé, d'où il put facilement remonter à bord du navire lorsque la vague fut écoulée.

Guyonne alors releva la tête. Ses longs cheveux étaient plaqués contre ses joues, ses vêtements ruisselaient d'eau, mais sur son beau front on lisait le contentement.

Avant de remettre le pied sur le pont, elle fit dévotement le signe de la croix et porta à ses lèvres un petit sachet de cuir, qu'elle avait pendu au cou et qui renfermait probablement une pieuse relique.

—Hum ! ce n'est qu'une saute de vent, après tout, marmotta Chedotel, en remarquant

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de février, mars, avril, mai et juin 1854.

que la pluie commençait à tomber, et que le feu avait été éteint par cette vague énorme qui aurait peut-être englouti le *Castor*, si elle l'eût pris en pouce ou en poupe.

De la Roche s'était prosterné et pria en égrenant son chapelet.

Quelques matelots et routiers imitaient cet exemple.

—Debout ! debout, racaille ! leur cria Chedotel d'un ton impérieux ; et vous, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant au marquis, je vous somme, au nom de la sécurité de tous ceux qui se trouvent sur ce vaisseau, de rentrer immédiatement dans votre cabine, car vos actes amollissent mon équipage et aggravent notre commune position !

Le seigneur de la Roche s'éloigna sans dire. L'imminence du péril auquel l'avait ravi Chedotel, était encore trop fraîche à sa mémoire pour ne pas imposer silence aux murmures de la morgue du haut dignitaire. De ce jour, néanmoins, il voua au pilote une haine mortelle.

Tandis qu'il se retirait, celui-ci, profitant des premiers indices d'une embellie, faisait pour la deuxième fois changer les amures et régler ses basses voiles.

A dix heures du soir, le *Castor*, poussé par un bon vent, avait repris ses allures ordinaires et cinglait rapidement vers sa destination.

Le ciel s'était dégagé des nuages qui en souillaient l'éclat. Les astres scintillaient au milieu d'une poussière naécée et l'on n'entendait à bord que les pas de Chedotel arpentant la dunette et le chuchotement de deux matelots qui veillaient au bossoir.

—Notre-Dame de Bon-Secours ! quel fier homme que notre pilote ! disait l'un. As-tu vu, Noël, comme il se tenait ferme à son poste ?

—Quasiment comme une barre de guindeau qu'on aurait clouée au mat d'artimon, répondit l'autre.

—Et sans lui, le marquis de la Roche.....

—Ah ! oui, le marquis de la Roche et son expédition étaient joliment enfoncés. Mais tu ne sais pas, Jacques, je n'augure rien de bon pour cette traversée. Pendant la tempête j'ai vu.....

—Eh bien !

—Regarde devant toi.

—J'ai beau regarder.....

—Elle est passée, béni soit le seigneur ! mais j'ai vu, Jacques, de mes propres yeux vu, vu comme je te vois, la sorcière d'Ouessant qui planait sur le navire.

—La sorcière d'Ouessant ! répéta Jacques avec une terreur profonde..... Sainte mère de Dieu intercédez pour nous, pauvres pécheurs !

—Il doit y avoir un grand criminel à bord, poursuivit Noël, car jamais la sorcière n'apparaît que pour punir les crimes.

—Si c'était le pilote.

—Le pilote !

—Peut-être. Ne te souviens-tu pas qu'il nous a défendu de prier, alors que nous nous étions prosternés pour implorer l'appui du ciel ? Et comme il parlait au marquis ! et comme ses yeux lançaient des éclairs ! ça n'est pas naturel.....

—Si cet homme était un démon déguisé !

—Plus bas, Noël, plus bas, répliqua Jacques en se signant.

—J'ai peur.....

A cet instant un éclat de rire sarcastique retentit derrière les deux matelots.

V.

LE COMPLIT.

Quinze jours se sont écoulés depuis le départ de l'expédition pour la Nouvelle France. A l'exception de la tempête dont nous venons de parler, le temps a presque toujours été favorable.

Le *Castor* et l'*Erable* naviguent dans les mêmes eaux et approchent du banc de Terre-Neuve.

A bord du premier de ces navires, tout semble paisible et souvent vers le soir le chant des matelots et des proscrits se marie aux murmures des flots ; les joyeuses histoires appellent de bruyants éclats de rire ; et les sombres légendes endorment la durée des heures.

Ce calme toutefois n'est qu'apparent. De même que l'Atlantique sous sa limpidité recèle des gouffres, des colères terribles ; de même sous sa tranquillité, le *Castor* cache des abîmes, des passions épouvantables.

Les visages sont gais, mais les cœurs sont tristes ; les bouches prononcent de douces paroles, mais les esprits brassent de sinistres complots ; on prie, on danse, on s'amuse ; mais la prière est fausse, la danse est guindée, les amusements forcés.

A l'intérieur de la barque fermentent des éléments de discorde : qu'une étincelle jaillisse et le volcan fera son éruption.

Et cependant, le *Castor* filait ce soir-là sous la brise comme une bachelette respectueuse devant sa mère, suivant la pittoresque expression du matelot Noël.

Ah ! dam, il fallait le voir se cambrant fièrement pour recevoir le baiser des petites vergues écumeuses et déroulant derrière lui un long ruban d'argent.

C'est qu'il avait fait grande toilette dans l'après-midi, le *Castor* ; il avait bien, ma foi ! toutes voiles dehors depuis ses bonnettes basses jusqu'à celles de perroquet.

Et le vent ronflait dans ses larges ailes que c'était plaisir à entendre.

Pourquoi donc alors maître Chedotel, assis près de la table de sa cabane, le coude appuyé sur le dossier d'une chaise, paraissait-il si sombre ? Pourquoi le marquis Guillaume de la Roche armait-il ses pistolets, dans la cabane (*) voisine ? Pourquoi le vicomte Jean de Ganay parcourait-il la grand'chambre en poussant des soupirs brûlants ? pourquoi Guyonne pleurait-elle silencieusement dans le compartiment séparé qu'elle occupait depuis le lendemain de la tempête ? Pourquoi, enfin, au lieu de dormir, les routiers réunis au pied du grand mât, causaient-ils à voix basse dans l'entrepont ?

Avant de répondre aux premières questions, écoutons ce que disent les exilés. Peut-être saisissons-nous le fil de ce mystère.

—Mes chers amis, zézaie le Marseillais, jé crois qu'il est temps ou jamais de nous débarrasser de cette cliqué de marquis qui nous tient enfermés ici commé des lapins dans une lapinière. Nous prend-il pour des taupès, qu'il ne veut pas que nous voyons la chandelle du jour, mosieur le solcil ; et la lampe de la nuit, madamé la luné ? Sandiou ! cela dépassé toutes les bornés de la courtoisie que l'on doit à de braves gens de notre sorte. Pour moi, jé vous l'assuré, jé m'ennuis dans cet cul-de-bassé-fossé, commé une souris en souricière, et jé suis tout disposé à faire faire un plongeon à monseigneur le marquis de la Roche. Qu'en pensé mon ami Tronchard ?

—Moi, répondit le Flamand, par la barbe du bourgmestre, je pense que mon ami Molin a raison et que nous sommes des nigauds de moisir dans cette cabine comme des morues dans une tonne. Il faut en finir, je suis prêt !

(*) Le mot *cabine* (terme de marine) n'est employé que depuis quelques années seulement. Il a été emprunté à l'anglais *cabin*. Avant, on se servait toujours du terme *cabane* pour désigner les chambres à bord d'un navire.

—Der Teuffel, objecta un Suisse, mais nous sommes sans armes et.....

—Et quoi? grogna l'Allemand.

—Et, reprit l'autre, sans quelques bonnes escopettes, nous nous ferons hacher comme chair à pâté. Prudence est mère de sûreté, rappelez-le vous.

—Des armes, por dios! dit un Basque, ne sommes-nous pas en nombre, et ne pouvons-nous, en un tour de main, nous rendre maîtres de l'équipage.

—Puis, trou dè l'air! n'avons-nous pas chacun un bout dè couteau? ajouta le Provençal.

—Et des bras? poursuivit le Wurtembergeois en découvrant son torse athlétique.

—Nous sommes soixante contre une trentaine, mordieu! appuya Molin.

—Tout ça est bel et bon, intervint encore le trembleur, mais.....

—Mais? mais? tu as toujours des mais, toi, cœur de mouton, riposta Tronchard d'un ton impatient. Allons, vite, que signifie ton mais, ou je t'envoie souper par le sabord avec la gent poissonne?

—Chut! Nè nous emportons pas, très cher ami, dit le Marseillais. La colère est un mauvais conseiller. Causons comme des gens dè bonnè compagnie.

—Por dios! reprit le Basque, il est heure de se lancer.

—Oui, oui, exclamèrent plusieurs voix.

—Jè vous approuvè, mes bravès.

—Et après que ferons-nous? grommela le Suisse récalcitrant.

Ces paroles tombèrent comme un réfrigérant sur le feu des rebelles.

—Après? bast! nous aviserons, répondit insoucieusement Tronchard. Quand le plat est servi, on le mange: rien de plus naturel.

—S'il n'est pas empoisonné?

—Comment cela?

—Eh! supposons que nous ayons dépêché tout l'équipage *ad patres*, le pilote en tête.....

—Lè pilotè, bagasse! cè n'est, Dieu mè pardonné! pas à lui que nous ménageons une saucè, bien au contraire, lè pilotè jè l'aimè et l'estimè, moi!

—Bravo, Molin, bravo, por dios! fit le Basque; tu as de l'esprit comme un docteur ès-arts, et je te promets une couronne de chanvre, en récompense.....

—Nè plaisantons pas, interrompit le Marseillais qui s'était constitué chef du complot. Voici cè que jè proposè. Ouvrez vos oreilles commè des portes-cochières, mes doux agneaux. Nous allons nous munir de tous les morceaux dè fer qu'on est susceptible dè trouver ici, puis nous forcerons les écuelles, et bellement nous jeterons dix sur lè gaillard d'arrière, tandisquè lè restè se portera vers lè gaillard d'avant. Les derniers s'empareront des matelots.—Mais point dè bruit, point dè sang, trou dè l'air! — les autres mè suivront. Cèla vous arrangè-t-il?

—Oui, fut-il répliqué unanimement.

—Bien, mes adorès bijoux, continua Molin, très bien; vous entendèz lè mot pour rire commè des anges, et jè pensè que nous mitonnerons parfaitement notrè petitè bouille-abbesse.

—Tout ça ne m'apprend pas ce que nous allons faire, dit le Suisse entêté.

—Per baccho! lui répliqua un Sicilien, là où il n'y a plus dè chats que font les rats?

—Ce qu'ils font?

—Oui, qu'est-ce qu'ils font?

—Ma foi...

—Ils gouvernent, imbécile.

—Superbe, Pepoli ! ton raisonnement est superbe ; tu vaux ton pesant d'or, cria Tronchard. Viens ici que je t'embrasse.

—Ce n'est pas absolument nécessaire ; j'ai des mœurs moi, riposta le susnommé Pepoli, avec un geste de vierge offensée.

—Tout le monde est-il déterminé ? demanda Molin que ces digressions ennuyaient.

—Oui, hurla tumultueusement la foule des bannis. A mort le marquis de la Roche !

—Silence ! silence ! fit le Marseillais en étendant la main ; procédons sans bruit ; c'est le seul moyen de réussir. Approchè ici, Wolf.

L'allemand courba sa taille colossale, dont l'élévation dépassait d'un pied au moins la hauteur de l'entrepont, et s'approcha du chef des conjurés.

—Tu vois ce panneau, dit celui-ci désignant du bout du doigt le couvercle de l'écou-tille.

Une sorte de grognement traduisit la réponse du géant.

—Eh bien ! troune de l'air, mon brave, il nous gêne diantrement, ce panneau ! conçois-tu ?

—Oh ! oh ! der Teuffel, dit Wolf, ça n'est pas difficile. Attendez.

Prononçant ces mots, il s'arc-bouta sous la trappe de manière que ses larges épaules en touchaient les extrémités, raidit ses membres inférieurs, et, redressant lentement son échine, fit bientôt voler en éclat les ferrures du lourd lambris.

Un craquement et un "ouf !" de satisfaction annoncèrent cette victoire.

Le clapotis des vagues contre la membrure du *Cursor* avait étouffé le bruit des conjurés.

Revenons un instant à Chedotel.

Pendant qu'un orage terrible s'amoncelait dans l'entrepont, le pilote était en proie à une lutte non moins terrible. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, de grosses gouttes de sueur décollaient de son front, et ses ongles labouraient sa poitrine. Tout-à-coup, il parut s'armer d'une résolution désespérée. Son visage se marbra de taches livides et cramoisies, ses yeux s'injectèrent de sang, et, la respiration fiévreuse, les jambes flageolantes comme celles d'un homme ivre, il sortit de sa cabane et se dirigea vers celle de Guyonne.

Etendue tout habillée sur son cadre la jeune fille s'était assoupie.

Une lampe fumeuse éclairait à demi l'intérieur de la cabane.

Chedotel tremblait si fort en entrant qu'il fut obligé de s'appuyer à la boiserie pour ne pas tomber. Là il eut une minute d'hésitation : son cœur battait à rompre poitrine : ses prunelles couvaient Guyonne comme le serpent couve du regard la palombe qu'il veut fasciner, et les veines de son visage gonflées par les passions semblaient près d'éclater.

Frappé par les rayons blafards de la lampe, le profil du pilote était effrayant à voir ! on aurait dit un de ces démons dont on retrouve les horribles figures sculptées dans le granit des vieilles basiliques du moyen-âge.

Soudain le faux Yvon s'agita faiblement sur sa couche, son bras s'arrondit autour de son cou charmant, un suave sourire fleurit sur ses lèvres demi-closes qui laissèrent vol-tiger le nom "Jean !"

Aussitôt l'indécision de Chedotel cessa, une ivresse aveugle s'empara de lui : éteignant la lumière il se précipita vers le lit.

Eveillée en sursaut, Guyonne se disposait à une vigoureuse résistance, quand des imprécations affreuses retentirent au-dessus de la cabane :

—Mort au marquis de la Roche ! mort au marquis de la Roche !

TABLETTES EDITORIALES.

Il y a longtemps, bien longtemps, hélas! qu'il ne nous a été permis de broder nos *pauvres tablettes*. Ce n'est point notre faute, ah! croyez-le, lecteurs. Que de fois nous sommes arrivés, avec des gerbes de cancan, des corbeilles de on dit, des menues de nouvelles, frapper à la porte de la *Ruche*! et chaque fois, ô douleur! nous l'avons trouvé fermée, ou si peu entrebaillée qu'à peine nous avons pu déposer au seuil de la sortie une parcelle du butin qui nous avait coûté tant de peines à recueillir! Qui donc pourrait enlever les déboires de la vie de journaliste! Mais ce n'est point l'heure d'accrocher ici le crêpe de nos misères. Hâtons-nous de vous dire bien vite ce que nous avons à vous dire, car déjà la voix, la terrible voix du prote crie: Assez! assez! barrez, clouez toutes les issues!

Il faut être laconique, soyons donc laconiques.

D'abord nous vous apprenons que ce numéro de la *Ruche* est le dernier de sa troisième série et de son troisième volume.

Vite courez chez un honnête relieur, c'est le meilleur moyen pour nous conserver en bonne santé auprès de vous. Nos mortels ennemis les rats et les vers craignent surtout le maroquin du Levant: rappelez-le vous.

Voici une lettre que nous nous exprimons de publier, espérant qu'elle vous intéressera autant qu'elle nous a intéressés.

L'auteur, il est vrai, aurait pu se dispenser de nous brûler quatre grains d'encens.

" A M. LE REDACTEUR DE LA *RUCHE LITTERAIRE*.

" MONSIEUR,

" Permettez-moi de vous dire que vous avez écrit une bonne page, dans le dernier numéro de la *Ruche*, en analysant la traduction anglaise du livre de voyage de mon ami M. Franchère. C'est la critique la plus juste, selon l'auteur, et la plus charmante, qui ait encore paru sur son livre.

" Vous émettez en même temps le vœu, dans cet article, que le livre de M. Franchère reçoive les honneurs d'une seconde édition en français. Vous serez content d'apprendre que vos désirs, à cet égard, ont été devancés. J'ai pris depuis quelques semaines des arrangements avec l'auteur pour publier une seconde édition française de la "*Relation d'un voyage à la côte du Nord Ouest de l'Amérique Septentrionale, dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14, par Gabriel Franchère.*" L'accueil fait à la traduction, sur tous les points de l'Amérique du Nord, me porte à croire que l'édition française ne sera pas acceptée avec moins de bienveillance par le public franco-américain.

" Outre le charme primitif du récit original, qui semble encore imprégné du baume des forêts vierges et inspiré de la grandeur des scènes de la nature que l'auteur venait de traverser, on n'y verra pas sans plaisir, je pense, les quelques détails biographiques et historiques dont j'ai dessein de l'enrichir.

" Le livre sera imprimé sur beau papier et formera un volume de 300 à 400 pages, format in-douze. Un portrait du vénérable auteur, mis en tête du volume, sera un attrait de plus, dont se trouve privée l'édition anglaise.

" Des prospectus feront bientôt connaître tous les détails relatifs à la publication de ce livre qui a joué autrefois d'une si grande popularité.

" En insérant ces quelques lignes dans le prochain numéro de la *Ruche*, vous obligerez, &c.,

" GEORGE BATCHELOR.

" New-York, 15 juillet 1854."

Pour clore cette trop courte causerie, nous vous annoncerons pour la prochaine livraison de la *Ruche* un nouveau roman, en remplacement du *Clerc de Notaire*. Ce roman a pour titre *La Huronne de Lorette*. Il est divisé en quatre parties: 1^{re}. *Prologue, L'hôtel Blanchard*; 2^e. *La rue Champlain*; 3^e. *Le village de Lorette*; 4^e. *La Huronne*!

Au revoir, lecteurs! à bientôt.

A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 10 rue St. Thérèse, savoir :

DE BALZAC.

César Biroteau.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Les parents pauvres.
Une fille d'Ève.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Eve et David.
Un début dans la vie.
Honorine.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Le curé de village.
Amour et mariage.
La confiance des Ruggieri.
Histoire des treize.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CAYLA.

Histoire des Invalides.

CAMILLE LEYNADIER.

Histoire pittoresque de la Bastille.
Le donjon de Vincennes.
Le masque de fer.
Hist. des marchés de l'empire.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.
Les châtimens.
Le roi s'amuse.
Le dernier jour d'un condamné.
Claude Gueux.
Hann d'Islande.
Notre Dame de Paris.
Lucrèce Borgia.
Bug-Jargal.
Ruy Blas.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.

La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.

CHATEAUBRIAND.

Les quatre Stuarts.
Les martyrs.
Le paradis perdu.
Itinéraire de Paris à Jérusalem.
Voyages en Italie et en Amérique.

René.

Les Natchez.
Le printemps d'un proscrit.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beauclieu.
Histoire d'un mort.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.
Le vicomte de Bragelonne.
Les frères Corses.
Les mille et un fantômes.
Ange Pitou.
Dieu et diable.
Voyage en Afrique.
Le marabout de Sidi Capschi.
Mémoires d'Alexandre Dumas.
La colombe.
Maître Adam le calabrais.
Trois hommes forts.
La pêche aux filets.
Le testament de M. de Chauvelin.
La femme au collier de velours.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourrogion.
La petite Fadette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
La mare au diable.
Pauline.
Indiana.
Jeanne.
Le Piccinino.

PAUL FÉVAL.

Alizis Pauli.
Le banquier de circ.
Le loup blanc.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
La Fontaine aux perles.
Le capitaine Spartacus.

HOFFMANN.

Contes nocturnes.
Contes fantastiques.
L'Élixir du diable.

MÉRY.

La Floride.
Le dernier fantôme.
Héva.
L'âme transvaiss.

Un futur à l'épreuve.
L'univers et la maison.

CLÉMENTINE ROBERT.

Jeanne la folle.
Les 4 sergents de La Rochelle.
Le Mont St. Michel.
Une visite à la reine Hortense.

ALPHONSE KARR.

Clotilde.
La famille Alain.
Fa Dièze.
Hortense.
Une heure trop tard.
Émerley.
Le chemin le plus court.
Geneviève.
Feu Bressier.
Une histoire invraisemblable.
Histoire de Rose et de Jean Du-
chemin.
Une vérité par semaine.
Vendredi soir.

PAUL DE KOCK.

L'enfant de ma femme.
André le Savoyard.
Zizine.
Georgette.
Mr. Dupont.
Gustave.
Une fête aux environs de Paris.
La maison blanche.
Contes et chansons.
Mon voisin Raymond.
Un tourlourou.
Frère Jacques.
Un jeune homme charmant.
La femme, le mari et l'amant.
Jean.
La laitière de Montfermeil.
Un homme à marier.
Madeleine.
Ni jamais, ni toujours.
Un bon enfant.
La pucelle de Belleville.

BIBLIOPHILE JACOB.

Les aventures du grand Balzac.
Une aventure de Racine.
Verlu et tempérament.
Le bon vieux temps.
Un divorce.
La sœur du Maugrabin.
L'oreille.
Les marionnettes.
Une nuit dans les bois.
La danse Macabre.
Les fumées du vin.
La marquise de Chatillard.
Pigneroi.
La folle d'Orléans.
La chambre des poisons.
Le Roi des Ribauds.

32
 Le marchand du Havre.
 L'éruption du Vésuve.
 La servante de Rabelais.
 Une chasse sous Charles IX.
 Les deux fous.
 La peste.
 Le chevalier de Chaville.
 La dette de jeu.
 L'estrapade.
 La barbe.
 Un clou chasse l'autre.
 Un duel sans témoins.
 Le comte de Chatny.
 La chambre du revenant.
 Le banqueroutier.
 Les écoliers sous Louis XII.
 Les morts cordeliers.
 Mort de Jean Goujon.
 Les haines à mort.
 Les deux mères.
 Les sorts.
 Le grand œuvre.

JULES Lecomte.

Bras de fer.

LÉON PlÉE.

Abd-el-Kader.

MOLÉ-GENTILHOMME.

Jeanne de Naples.

CHARLES DICKENS.

Les voleurs de Londres.

Contes de Noël.

Nicolas Nickleby.

MICHEL RAYMOND.

Le maçon.

Une dixième Muse.

GALLAND.

Les mille et une nuits.

MAD. EMILE DE GIRARDIN.

Marguerite ou les deux amours.

Cléopâtre.

A. DE LAMARTINE.

Cécéviève.

Les confidences.

Raphaël.

Nouvelles confidences.

PAUL DE MUSSET.

La Bavolette.

Puylaurens.

La chèvre jaune.

ANDRÉ THOMAS.

La juive au Vatican.

LOUIS REYBAUD.

La comtesse de Mauléon.

FIorentino.

Echec et Mat.

A. DUMAS, (fils).

Grangette.

Le docteur Servans.

BERNARDIN DE ST. PIERRE.

Paul et Virginie.

VICTOR CANET.

Une histoire de nos jours.

NAPOLÉON D'ABRANTES.

Une rupture.

JULES DE LA HAYE.

Maison à vendre.

EUGÈNE SOE.

Comédies sociales.

Atar-Gull.

Le commandeur.

La coucaratcha.

Deux histoires.

Lattéaumont.

Deleytar.

Jean Cavalier.

La vigie de Koat-Ven.

Arthur.

Le marquis de Létorière.

Les mystères de Paris.

Fernand Plessis.

La bonne aventure.

Les sept péchés capitaux.

MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.

EMILE SOUVESTRE.

Riche et pauvre.

Les péchés de jeunesse.

Les récits de la Muse populaire.

La maison isolée.

Le secret d'une fortune.

FREDERIC SOULIE.

Marguerite.

Le bananier.

La première lotterie.

FENIMORE COOPER.

Les lions de mer.

Les deux amiraux.

Le Bravo.

L'Ecumeur de mer.

La prairie.

Précaution.

Christophe Colomb.

Lionel Lincoln.

L'Ontario.

Le colon d'Amérique.

Le camp des Païens.

Oeil de faucon.

Lucie Hardinge.

P. J. DE BÉRANGER.

Chansons, œuvres complètes.

MADAME DE STAEL.

Corinne.

ARMAND BARTHET.

La matinée d'une comédienne.

H. DE ST. GEORGES.

Un mystère.

GEOFFROY-CHATEAU.

Napoléon 1er.

X. B. SAINTINE.

La femme baromètre.

HIPPOLYTE ETIENNEZ.

Le meilleur ami.

AUGUSTE VITU.

Les trois visites.

Un mandarin.

GEORGE BISSÉS.

Un cartel chevaleresque.

OCTAVE FEUILLET.

Bellah.

L'Hermitage.

MME. ANAIS SÉGALAS.

Les absents ont raison.

JULES ROSTAING.

Le revenant.

JULES SANDEAU.

Mlle de Kérouare.

MICHEL DE SERVANTES.

Histoire de don Quichotte.

A. ESQUIROS.

Histoire des montagnards.

Confessions d'un curé de village.

AUGUSTIN CHALAMEL.

Histoire de Paris.

Histoire de Napoléon.

Histoire de la révolution française.

MAURICE ST. ACUET.

Lucienne.

La croix d'argent.

WALTER SCOTT.

La fiancée de Lammermoor.

AMÉDÉE ACHARD.

Nelly.

CHARLES NODIER.

Contes. 2 vol.

RICHARDSON.

Clarisse Harlowe.

GÉRARD DE NERVAL.

Les confidences de Nicolas.

PIGAULT LEBRUN.

Fanchette et Honorine.

ALFRED DES ESSARTS.

Frère et sœur.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Une actrice d'un jour.

La duchesse de Chevreuse.

PAUL DE MOLENS.

La comédienne.

GABRIEL FERRY.

Don Teadeo Cristobal.

MADAME D'ARBOUVILLE.

Une histoire hollandaise.

THÉOPHILE GAUTHIER.

Les deux étoiles.

Militoua.

A. ADAM.

Napoléon musicien.

E. MARCO DE ST. HILAIRE.

Le garçon de Café.

Appendice aux 3 Mousquetaires.

MME CHARLES REYBAUD.

Hélène.

Clémentine.

Le Fard de Setti.

PAUL FERNEY.

Le corps et l'âme.

STEPHEN DE LA MADELEINE.

Un jeune homme de Province.

ALEXANDRE DE LAVERGNES.

La course au clocher.

H. DELEZCLUSE.

Madieta l'Arlésienne.

MME. BECHER STOWE.

Fleur de Mai.

La Case du père Tom.

JULES DE ST. FELIX.

Les petits malheurs de l'argent.

A. DE CALONNE.

Bérençère.

MME. ANABLE DE TASTU.

Les jalousies vertes.

MM. LAFARGE.
 Heures de prison.
 GALOPPE D'ONQUAIRE.
 L'Épée de Damoclès.
 HERCULE MARAY.
 Le vol au portrait.
 ALEXIS DE VALLON.
 Le châte vert.
 La maison maudite.
 Catalina de Erauso.

PAUL JULLERAT.
 Une course à tigre.
 SAINTE BEUVE.
 Madame de Lavallière.
 MARIE AYCARD.
 Madame Chesneau.
 PIERRE ZACCONE.
 Les plaisirs du roi.
 FELIX PIAT.
 Le Chiffonnier.

P. MERIMEE.
 Don Quichotte, (drame).
 EUGENE GUINOT.
 Un vol du grand monde.
 HORACE RAISON.
 Les brigands de l'Arriège.
 BESCHERELLES, (ainé).
 Instruction popularisée par l'éducation.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juillet, 1854.

AVIS IMPORTANT.

Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854. procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à une copie gratuite de cette publication.

OLD COUNTRYMAN.

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 19.

LE PAYS,

Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à quatre piastres par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à deux piastres; l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
 JOS ROY, No. 25, rue St. Paul.
 ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL PLINGUET,
 Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

UN SEUL SOUSCRIPTIONNEL

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 19, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

384

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRISES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce, Eaux de Cologne, de Lavende, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.



Février, 1854.

PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration édue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, *président* ;

Th. Gantic, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Demenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - - \$2,50

Six mois, - - - - - 1,25

Trois mois, - - - - - 65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

LES MYSTÈRES DE MONTREAL,

PAR

M. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de dix CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la Ruche, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Bossange, Morel et cie, Rue Bunde, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V.

Février, 1854.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - - 10s. 0d.

Pour la Nouvelle-Orléans, à - - - - - 12s. 6d.

Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. 0d.

Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, FRANCO, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses. CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE

Février, 1854.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,

MARCHAND TAILLEUR,

RUE M-GILL,

MONTREAL.

81

81

(Ancien numéro 31½.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES toutes faites à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

MAISON DU PEUPLE,

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelleteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soieries ou étoffes de fantaisie, &c., le sousigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciements, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le sousigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convaincront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillements qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1854.

JOSEPH BEAUDRY.

LE REPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE et POLITIQUE, Rue Sainte-Thérèse.

LIBRAIRIE FRANÇAISE, UNIVERSELLE. NO. 82, LEONARD STREET, NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHÉ** et de donner au prix de 6 cents le volume, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES		COLLECTIONS.	
Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30 0
Alexandre Dumas	400	" "	25 0
Histoire Naturelle	375	" "	25 0
Veillées Littéraires	300	" "	20 0
Panthéon Populaire	200	" "	15 0
Comédie Humaine	160	" "	10 0
Chateaubriand illustré	150	" "	10 0
Romans illustrés	150	" "	10 0
Illustrations littéraires	120	" "	7 50
Ensemble	2335	" "	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1.25.
Février, 1854.

MÉCHIN.

LES CHATIMENTS, POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 19, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.
Juin, 1854.

BUREAU DE TRADUCTION

En Français, Anglais, Allemand et Italien.

✠ Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.
Montréal, Juillet 1854.